DISSERTATION SUR L'INOCULATION, POUR SERVIR DE RÉPONSE À CELLE DE M. DE LA CONDAMINE, DE...

Andrew Cantwell, Charles Marie : de La Condamine

#. T.6

DISSERTATION

SUR

L'INOCULATION,

Pour ſervir de réponſe à celle de M. de la Condamine, de l'Académie Royale des Sciences, ſur le même ſujet, par M. CANTWEL, de la Société Royale de Londres, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, ancien Profeſſeur de Chirurgie Latine, & Profeſſeur des Ecoles de Médecine.

A PARIS,

Chez DELAGUETTE, rue S. Jacques, à l'Olivier.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

d by Google

DISSERTATION
SUR
L'INOCULATION.

CE n'eſt pas l'envie de contredire qui me fait mettre la plume à la main, pour diſcuter un ſujet qui, juſqu'à préſent, a eu des Partiſans nombreux, & d'une autorité aſſez conſidérable. Mon caractére a toujours été fort éloigné de ce travers d'eſprit, plus propre à avilir qu'à établir la réputation de qui ne craint point de s'y livrer. La ſeule paſſion qui m'anime eſt l'intérêt que tout bon Citoyen prend à l'avantage commun de l'humanité, & j'y ſuis obligé plus qu'un autre, en qualité de Médecin. D'ailleurs je ne ſuis pas le ſeul de ma Profeſſion qui révoque en doute le mérite de l'Inoculation.

M. de la Condamine en a donné la

meilleure Hiſtoire qui me ſoit encore tombée entre les mains ; elle eſt parfaitement bien écrite, & je ſuis très-perſuadé que l'Auteur lui-même n'a eu pour objet que le bien public dans les louanges que la raiſon & une infinité d'expériences lui ont ſuggérées à l'avantage de cette opération. Mais il n'en a pas examiné toutes les faces, il ne l'a guere enviſagée que du côté favorable, & nous a laiſſé à nous le ſoin de la dépouiller de ce voile ſpécieux qui peut faire illuſion en couvrant tout ſon foible.

J'ai fait avec ſuccès l'épreuve de l'Inoculation à Montpellier, il y a 26 ans, après avoir lû le livre de M. Jurin. Je l'ai réïtérée enſuite à Avignon. Dans les années 1734 & 1735, je l'ai faite quatre fois à Paris, & je puis dire, avec un bonheur qui m'en a impoſé. En 1738, j'ai eu occaſion de la voir faire ſouvent à Londres, où je fus appellé pour un Malade. Mais malgré ces diverſes expériences, je n'ai jamais oſé la tenter ſur aucun de mes enfans. J'en avois la plus haute idée, je la recommandois même aux autres ; mais je ne ſçai quel ſentiment naturel qui inſpire aux peres plus de timidité pour les ſiens,

Digitized by Google

que pour les enfans d'autrui, me tenoit dans l'irréſolution. On ſçait que les Médecins ſont, en cas de maladies, par rapport à leur famille & par rapport à eux-mêmes, beaucoup plus à plaindre que les autres, non qu'ils doutent de l'efficacité de l'Art & des remédes; mais c'eſt qu'ils joignent aux maux dont ils ſont affligés, eux ou leurs enfans, la connoiſſance de ces maux, qu'ils les enviſagent toujours du plus mauvais côté, & que leur imagination les emporte au-delà de la poſſibilité, ou du moins de la vérité. Quand le péril eſt étranger, la raiſon eſt plus tranquille, & le jugement plus libre & plus éclairé.

Ces réflexions m'ont conduit à examiner avec ſoin les effets de l'Inoculation, & à peſer les raiſons pour & contre.

M. de la Condamine a détaillé dans ſon élégante diſſertation tout ce qu'on peut dire de plus favorable pour cette méthode. Mais je me ſuis trouvé en pluſieurs occaſions différentes, & j'ai appris d'un grand nombre de perſonnes reſpectables, pluſieurs accidens funeſtes, qui m'ont enfin ouvert les yeux ſur le danger d'une pratique qui m'avoit d'abord paru ſi avantageuſe.

J'ai eu l'honneur de voir à Montpellier le jeune Mylord Lincoln, dont le frere aîné étoit mort de la petite vérole artificielle, & qui étoit lui-même actuellement dans un état de cachéxie pour avoir ſubi la même opération.

Mylord Inchiquin perdit par la même voye ſon fils unique, héritier de ſes biens & de ſes honneurs, & eut le chagrin de voir ſortir de ſa famille, par ce malheureux accident, tout le bien du Comte de Toumond, qui montoit, à ce qu'on aſſure, à 50000 livres ſterling de rentes; ſucceſſion que le refus généreux & chrétien de Mylord Clare, le plus proche parent du Comte de Toumond, faiſoit tomber ſur Mylord Inchiquin, s'il eut conſervé ſon fils.

M. Smith, de la Comté de Tipperary en Irlande, fit inoculer ſes cinq enfans à la fois, qui périrent tous, & laiſſerent ce pere déſolé dans le déſeſpoir de ſe voir privé de toute la conſolation de ſa vieilleſſe, & dans l'éternel repentir de ſon imprudence.

Mylord Kildare âyant fait faire cette opération en 1754, à ſes quatre enfans à la fois, l'aîné, qui étoit une fille de huit ans, pleine de force & de ſanté, &

dont les traits annonçoient déja la figure la plus aimable, périt malheureuſement. Mylord ô Phali, l'aîné des garçons, ne reſſentit pas la moindre impreſſion de l'infection, & les deux autres ne firent qu'échaper à ſa violence.

Le fils de M. Collins, Fermier dans la grande Iſle, près de la Ville de Cork en Irlande, fut inoculé il y a environ deux ans & demi; il ne parut aucune puſtule ni ſuppuration. Le malade mourut le cinquiéme jour d'une gangrene au bras où l'inciſion avoit été faite.

Le Colonel Saddler, de la Comté de Tipperary, n'avoit que deux filles, les plus belles & les plus ſaines qui fuſſent peut-être dans tout le pays. Il crut que l'Inoculation leur conſerveroit ces deux avantages; mais le mal fit tant de ravages, & changea tellement leur phyſionomie, qu'elles n'étoient preſque plus en état de ſe montrer en public. Quel chagrin pour un pere, & quelle déſolation pour des filles de qualité, dont la beauté, comme chez toutes les autres, eſt un mérite preſque toujours eſſentiel!

Il arriva à Paris l'année paſſée quelque choſe de ſemblable à un homme épris de ſa beauté. Il voulut abſolument être ino-

euſé, & n'oſant plus ſe montrer après ſon rétabliſſement, il ſe fit Moine.

On ſçait que l'Inoculation a été proſcrite pendant quelque tems dans la Grande Bretagne, & que les premiers Médecins, revenus de leur prévention, commencérent à s'élever contre cet uſage.

J'ai vû cette année dans cette Ville un Médecin Anglois, fort honnête-homme & fort éclairé, & qui pouvoit parler avec connoiſſance de cauſe des effets de l'Inoculation, pour l'avoir vû pratiquer pluſieurs fois. Il conſeilla à un Gentilhomme Irlandois, notre ami commun, de ne point la tenter ſur ſon fils, parce qu'il avoit lieu de croire qu'elle ruinoit, ou du moins affoibliſſoit toujours le tempérament.

M. Joſnet, Profeſſeur de Médecine, a vû & traité à Rheims d'une petite vérole, dont toutes les périodes ont été parfaitement caractériſées, un jeune Seigneur Anglois, qui avoit déja eu la même maladie à Londres, il y avoit alors quelques années, par la voye de l'Inoculation. Je rapporte ici ſa Lettre pour preuve de ce que j'avance.

MONSIEUR,

Je n'étois pas à Rheims quand vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; c'eſt ce qui eſt cauſe que je n'ai pas eu plutôt celui de vous répondre.

Il eſt très-vrai, Monſieur, qu'en 1736 ou 37, je traitai à Rheims de la petite vérole un jeune Seigneur Anglois, neveu du Chevalier Walpol, Miniſtre pour lors du feu Roi d'Angleterre. Je ne ſçaurois vous donner la datte préciſe de cette petite vérole, n'en ayant pas fait de note dans le tems, parce que je ne penſois point qu'elle pût ſervir par la ſuite ; & que la maladie n'eût rien d'extraordinaire que la repétition dont on ſe croyoit à l'abri, à cauſe que le malade avoit été inoculé à Londres quelques années auparavant.

Mylord Kanoüet (c'eſt, autant que je peux m'en ſouvenir, le nom du malade) avoit pour Gouverneur un homme de Lettres & de mérite. Il m'appella dès les premiers momens de la maladie, je trouvai le jeune homme avec fiévre, douleur de tête, aſſoupiſſement, nauſées, enfin

les avant-coureurs ordinaires de la petite vérole. Je fis mon prognoſtic ; mais il fut contredit par le Gouverneur, qui juroit ſur l'impoſſibilité de la petite vérole, & qui eſſayoit de me raſſurer par l'infaillibilité de l'Inoculation. Malgré ſes promeſſes, je travaillai en attendant à la petite vérole, qui parut & qui parcourut tous ſes tems comme les petites véroles ordinaires. Elle fut diſcrette & bénigne ; mais les boutons devinrent très-gros, & ſe touchoient preſque, quoique ſans confuſion. L'érruption n'avoit pas encore dérrompé le Gouverneur ; il fallut la ſuppuration & la deſquammation pour le convaincre de la nature de la maladie. Enfin il m'avoua qu'il étoit queſtion d'une petite vérole, qu'elle le détrompoit au ſujet de l'Inoculation, & qu'il alloit écrire en Angleterre pour détromper les autres. Je lui ai oui dire depuis que cette avanture avoit fait du bruit à Londres, & que pluſieurs familles étoient revenues de l'enthouſiaſme qui avoit ſaiſi en faveur de l'Inoculation.

Comptez, Monſieur, ſur l'exactitude de cette hiſtoire. Je ne ſçaurois mieux vous la cautionner, qu'en la mettant pour

la vérité, vis-à-vis des ſentimens d'eſtime & de reſpect avec leſquels j'ai l'honneur d'être

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, JOSNET, Profeſſeur en Médecine en l'Univerſité de Rheims.

A Rheims, ce 23 Mai 1755.

M. Millin, de la Faculté de Paris, a connu ici un Etudiant qui a eu l'année 1753. la petite vérole confluante, & en été fort marqué, quoiqu'il l'avoit eue par inoculation chez lui. Voici la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire.

MONSIEUR,

Le jeune homme de qui j'ai eu l'honneur de vous parler n'eſt plus à Paris. Il étoit natif de Londres, & étoit venu en France pour y étudier la Chirurgie. J'eus occaſion, il y a environ deux ans de le voir, & de m'entretenir avec lui ſur l'état actuel de cet Art en Angleterre. Il

fut ſur-tout queſtion entre nous de l'Inoculation, de ſes avantages & de ſes inconveniens ; il m'aſſura avoir été inoculé fort jeune ; la petite vérole qui lui ſurvint fut diſcréte, & ne fut accompagnée d'aucun accident fâcheux ; néanmoins la plaie par laquelle on lui avoit inſéré le virus variolique eut beaucoup de peine à ſe refermer ; & trois ou quatre ans après, il fut attaqué d'une fiévre continue qui ſe termina par un dépôt dans l'endroit même où précédemment cette plaie avoit exiſté. J'ai eu l'honneur de vous dire, Monſieur, que j'avois rencontré la même perſonne au mois de Novembre de l'année 1753, maſquée de taches rouges, & très défigurée d'une ſeconde petite vérole confluente qu'elle venoit d'eſſuyer. Cette récidive à laquelle elle ne s'attendoit pas, fut précédée d'un grand mal de tête, fiévre continue, envie de vomir, douleur de reins, & d'un engourdiſſement conſidérable du bras dont elle avoit été inoculée. Comme ces mêmes ſymptômes avoient paru dans la fiévre continue qu'elle eut après ſa premiére petite vérole, ne pourroit-on pas en attribuer la cauſe au virus variolique que l'Inoculation n'avoit pas été à portée de dévelop-

per ſuffiſamment ? Le dépôt qui ſurvint & qui fut regardé comme la criſe naturelle de cette fiévre, n'auroit-il pas empêché l'éruption qui devoit ſe faire à la peau ? Enfin une obſervation auſſi ſinguliere ne pourroit-elle pas prouver que les avantages de l'Inoculation ne ſont pas auſſi réels que bien des gens ſe l'imaginent ? Je m'en rapporte à vos lumiéres, & ſuis avec une parfaite conſidération,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
MILLIN, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

A Paris ce 9 Juin 1755.

M. Millin m'a rapporté depuis que j'ai reçu cette Lettre, que cet Etudiant avoit ſenti depuis l'Inoculation, une peſanteur aux yeux, qui augmente quelquefois de façon à lui faire craindre qu'il n'en devienne un jour aveugle.

On me permettra d'ajouter encore ici une lettre que j'ai reçue de M. Miſſa, ſur l'état actuel de l'Inoculation dans la grande Bretagne.

MONSIEUR,

Voici des éclairciſſemens que Mylord Preſton de Grafton, Irlandois de Nation, connu ici ſous le nom de Mylord Plunket, m'a donné de l'état actuel de l'Inoculation dans les Iſles Britaniques.

1°. Tout Catholique, de quelque état qu'il ſoit, tant Anglois qu'Écoſſois ou Irlandois, n'admet pas l'Inoculation.

2°. Le Peuple & les Bourgeois qui profeſſent la Religion Anglicane, la rejettent généralement parlant, excepté à Londres.

3°. Il n'y a guéres que les Dames de qualité & les perſonnes de condition qui en admettent l'épreuve.

4°. Quelqu'unes de ces derniéres perſonnes s'en ſont trouvées ſi défigurées, que leur exemple en détourne nombre d'autres.

5°. Il y a actuellement en Irlande pluſieurs Demoiſelles de la premiére condition, qui en ſont ſi défigurées, que leurs parens ont regret de les y avoir expoſées.

Digitized by Google

6°. On voit en Irlande nombre de perſonnes des deux ſexes, qui ont eu la petite vérole naturellement depuis qu'on la leur avoit donnée par inoculation.

7°. Il y a des familles qui ne veulent pas en entendre parler, parce qu'on a vû reparoître la petite vérole deux ou trois fois dans des ſujets qui avoient été inoculés, & cela à un dégré de force le plus violente ; ou parce que cette opération avoit été fatale à des héritiers chéris, ou parce qu'elle avoit eſtropié ou défiguré d'autres au point de les rendre hideux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MISSA, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Je pourrois donner ici une ample liſte des malheureuſes victimes de cette opération ; mais ce ſeroit offrir au lecteur un tableau triſte & déſagréable. Il ſuffit de dire qu'elle a porté la douleur & l'affliction dans un grand nombre de familles. Le ſuccès qu'elle a eu dans la Maiſon Royalle la ſoutiendra peut-être encore quelque tems, juſqu'à ce qu'il arrive quelque malheur.

M Berkley Evêque de Cloine en Irlande, reconnu de tout le monde pour un homme d'une profonde érudition, a parlé fort avantageuſement du Goudron comme rémède préſervatif contre la petite Vérole. Il eſt dommage qu'aucun Médecin que je ſçache, n'en ait point fait l'expérience d'après les inſtructions de ce Prélat.

J'ai vû à Paris, il y a quelques années, un Gentilhomme Ecoſſois, qui m'a aſſuré qu'un Miniſtre de ſa connoiſſance, en avoit fait l'eſſai de cette maniére.

Un des quatre enfans qu'il avoit ayant pris la petite vérole, il en fit inoculer deux autres, & fit préparer le quatriéme, comme s'il eût voulu lui faire faire la même opération. Mais au lieu de cela, il lui preſcrivit l'uſage de l'eau de Goudron, & fit coucher ſes quatre enfans dans la même chambre, pendant le cours de la maladie des trois, qui guérirent bien. Le quatriéme n'eut pas le moindre ſimptôme de la petite Vérole. Cependant quelque tems après il le fit inoculer, & le mit encore à l'uſage de l'eau de Goudron, & la petite Vérole ne parut point. Deux mois après il fit réitérer l'Inoculation, mais ſans lui donner l'eau de Gou-

dron, & alors la petite Vérole ſe manifeſta; mais elle fut ſi bénigne, que l'enfant ne ſe croyoit pas malade.

Il y a environ ſix ans & quelques mois, qu'étant appellé au Seminaire Saint Marcel Fauxbourg S. Marceau, je trouvai un jeune Théologien, chez qui je crus appercevoir les ſimptômes précurſeurs de la petite Vérole, qui régnoit alors à Paris. Elle ne parut que le quatriéme jour, & me donna tout le tems de préparer le Malade. Son couſin qui couchoit dans la même chambre, trop petite même pour un ſeul, n'eut pas plûtôt entendu nommer la petite Vérole, qu'il ſe trouva fort allarmé, & me dit qu'il n'avoit jamais eu cette maladie, & qu'il la craignoit beaucoup. Il n'avoit point d'autre chambre pour ſe loger, & il n'oſoit en parler au Supérieur, de peur que ſon couſin ne fût obligé de ſortir. Je lui fis prendre ſoir & matin un verre d'eau de Goudron, & il reſta dans la même chambre, & continua à prendre ſoin du malade. Six ou ſept jours après, celui-ci ayant été tranſporté chez un Chirurgien, il y alloit réguliérement chaque jour, & paſſoit trois ou quatre heures avec lui, ayant bien ſoin toujours de prendre ſon eau de Goudron.

Il n'eut aucun ſimptôme de petite Vérole juſqu'à l'entiere guériſon & à la ſortie de ſon parent. Mais auſſi-tôt après il commença à ſe plaindre de maux de tête, de douleur au dos, de nauſées, &c. ce qui m'engagea à le faire ſaigner & à le purger par les émétiques, & les purgatifs ordinaires. Mais je lui fis continuer l'uſage de l'eau de Goudron, & tous les ſimptômes diſparurent ſans petite Vérole.

Je faiſois prendre de cette eau à ma femme & à mes enfans qui craignoient beaucoup cette maladie, toutes les fois que je la voyois régner dans cette Ville, non que je regardaſſe ce remède comme un préſervatif ſûr & efficace, mais pour les raſſurer un peu contre le danger où ils penſoient être; je n'oſe même encore attribuer à ſes effets l'état conſtant de ſanté dont ils ont toujours joui pendant l'Epidémie. La vertu particuliére que j'y ai toujours obſervée, eſt de donner de l'appetit, d'aider la digeſtion, de guérir le dévoyement ſereux, & d'être un bon diurétique.

Revenons maintenant à l'Inoculation. Les raiſons que l'on apporte pour établir ſon uſage, paroiſſent d'abord frappantes. De douze perſonnes malades de la petite

Vérole ſpontanée, il en meurt ordinairement, dit-on, une ou deux; c'eſt par conſéquent une de douze pour le moins qui périt; & ſuppoſons que le nombre d'ames dans tout le Royaume ſoit de vingt millions, & que tout le monde ſoit à la fois attaqué de la petite Vérole, on en doit perdre *1666666* pour le moins. Quel fleau! Dans la naiſſance de l'Inoculation en Angleterre, M. Jurin a remarqué que ſur cent perſonnes inoculées, on n'en perd qu'une, quel avantage! C'eſt-à-dire, que de vingt millions inoculés, on n'en perdroit que deux cent mille, & par conſéquent on en ſauveroit un million *466666*.

Mais combien de fois ne voyons nous pas ſuccéder à la petite Vérole des érruptions cutanées, des maux d'yeux, des abcès aux lévres, au nez, aux mammelles & autres parties? Combien d'eſpéces de dartres qu'on attribue mal à propos à d'autres cauſes, & que le Mercure ne fait que repouſſer dans le ſang, & cela après trois, quatre, ſix, ou huit ans?

J'ai vû une Demoiſelle, qui huit ans après la petite Vérole, commença à reſſentir de grandes douleurs d'eſtomach ſans qu'on pût en deviner la cauſe; ces

Couleurs étant diſſipées, il lui ſurvint des boutons & des puſtules ſur le nez, enſuite ſur les lévres, & enfin ſur le bout d'une mammelle, laquelle fournit une grande ſuppuration. Je ſoupçonnai un reſte de petite Vérole, & je guéris la Malade par l'uſage de la ptiſanne ſudorifique & purgative que je lui fis prendre de tems en tems. Or, n'eſt il pas probables que ces accidens ſuivent quelquefois l'inoculation ? Que penſera-t'on des fiévres milliaires & pétéchiales, ſi communes en Angleterre, en Ecoſſe & en Irlande, des fiévres lentes & hectiques, des maraſmes & atrophies, effets ordinaires des ſuppurations internes auxquelles on ne peut apporter aucun remède ?

Ne s'en trouve-t'il pas parmi les inoculés qui meurent de ces maladies ſecondaires, ou de ces reſtes de petite Vérole ; & qui peut-être n'auroient jamais eu cette derniere ?

En France, où l'Inoculation n'eſt point à la mode, il y a pour le moins un 50e. ou un 100e. qui n'a jamais la petite Vérole. Il y a des familles où elle ne fait

(a) Il y a *des Médecins qui prétendent qu'il y a un 25e qui n'a jamais la petite vérole, mais je leur paſſe la centiéme pour être moins difficultueux.*

que de très *légeres* impreſſions. On [illegible] les des Médecins qui s'y [illegible] jours imp[illegible]ment. Feu M. Molin ne l'a jamais eue. Si l'on connoiſſoit à quelques marques diſtinctives les individus que la nature a ainſi privilégiés, ne ſeroit-ce pas une imprudence, pour ne pas dire un crime, de les inoculer ? Mais parce qu'on ne les connoît pas, eſt il permis de les expoſer par cette opération douteuſe, aux dangers de la petite Vérole, & de toutes ſes ſuites ? Car en inoculant indifféremment tout le monde, on y expoſe également ceux qui ſont ſuſceptibles de cette contagion & ceux qui ne le ſont pas. D'ailleurs en pratiquant cet uſage, on augmente & on étend, pour ainſi dire, la maladie, je veux dire que plus on inocule de perſonnes, plus on remplit l'Atmoſphére de miaſmes & d'exhalaiſons infectées, de ſorte que ceux qui n'ont jamais eu la petite Vérole, & ceux qui l'ont déja, pétilitent toujours. L'air chargé de corpuſcules contagiaux peut devancer l'Inoculation par rapport aux premiers, & augmenter dans les autres la force du mal.

Il y a quelques années que la petite Vérole accidentelle faiſoit beaucoup de ravages à Londres, pluſieurs perſonnes

ſortirent de la Ville, pour ſe mettre à
ques uns vinrent [illegible] cette violente Epidémie : quel-
qui étoit de ce nombre me fit appeller, [illegible] Une Dame
elle s'étoit trouvée ſouvent malade ſur la
route ; & quelque diligence qu'elle put
faire, la petite Vérole ſe déclara le len-
demain de ſon arrivée à Paris

Je dois donner ici de juſtes éloges à la poudre du Docteur James, que cette Dame apporta avec elle comme un remède auquel elle avoit beaucoup de confiance, & je m'en ſuis ſervi avec ſuccès.

Boerhaave de ſon côté ſemble croire que l'antidote de cette maladie ſe trouve dans le *Mercure* & dans l'antimoine.

On attribua l'*Epidémie* de Londres à un grand nombre d'inoculés, qui ſortirent trop tôt de l'Hôpital qu'on y a établi pour l'Inoculation des pauvres.

On me dira peut être qu'on eſt aujourd'hui parvenu au point de donner la petite Vérole artificielle à 2000 perſonnes ſans en perdre aucune ; au lieu qu'avant l'Inoculation, on en auroit perdu 400 ſur un pareil nombre dans la ſpontanée : mais la conſéquence ne ſeroit pas juſte, parce qu'on ne pouvoit aſſurer que ces 2000 perſonnes auroient jamais eu

la petite Vérole, puiſqu'il y a des gens qu'elle épargne pendant toute leur vie, & que dans un tems d'Epidémie, le nombre de ceux qui ne doivent point l'avoir eſt conſidérable, outre qu'il eſt libre à chacun de prendre ſes précautions pour s'en garantir, & de s'éloigner de ſon Atmoſphére, comme ſont les Chrétiens quand la peſte regne à Conſtantinople ainſi que l'a remarqué M. de la Condamine.

Mais ſans avoir aucun égard à l'exception de ceux qui n'en ſont pas ſuſceptibles, ſuppoſons qu'il y ait à Paris huit cent mille habitans dont la moitié ait déja eu la petite Vérole, il en reſtera par conſéquent 400000 qui ſeront expoſés à l'avoir dans chaque épidémie. Suppoſons enſuite que dans la plus forte épidémie il y ait 10000 perſonnes qui en ſoient attaquées, c'eſt-à dire une ſur chaque quarantaine des 400000, alors chacun des 400000 auront, pour me ſervir de l'expreſſion de M. de la Condamine, 39 bons billets contre un mauvais; c'eſt à dire, que la probabilité pour échapper à l'épidémie ſera comme de 39 à 1.*

Il faut néanmoins obſerver que cette

probabilité ne doit pas s'entendre abſolument parlant, de la même maniére, par rapport à chacun des quarante. 1°. Parce que tous les quarante n'ont pas une égale diſpoſition à contracter la maladie. 2°. Parce que chacun d'eux ne ſera pas dans la même néceſſité de ſe trouver enveloppé dans l'Atmoſphére de la contagion.

Mais nous n'inſiſterons point ſur ces deux raiſons, & nous nous en tiendrons uniquement aux conſéquences que nous avons tirées, que le nombre de malades de la petite Vérole ne doit être ni plus ni moins que de 10000, c'eſt-à-dire, qu'il n'y en aura qu'un ſur chaque quarantaine qui ſe trouve dans le nombre de 400000.

Or comme chacun des quarante ignore ce qui pourroit lui arriver, il faudroit les préparer comme s'ils devoient tous avoir la petite Vérole, & leur faire prendre matin & ſoir, pendant tout le cours de l'épidémie, un verre d'eau de Goudron; & par ce moyen on pourroit diminuer le nombre des Malades, & ſauver pluſieurs de ceux qui devoient mourir de la contagion.

Et ſi l'expérience montre que l'eau de

Goudron eſt un préſervatif contre la petite Vérole, comme l'Evêque de Cloine l'aſſure, & comme l'eſſai du Miniſtre Ecoſſois le fait eſpérer, ne pourroit on pas à la fin parvenir à éteindre & à abolir entiérement par ce moyen cette maladie, & la rendre auſſi inconnue en France, qu'elle l'a été, il y a environ douze cens ans en Europe? En Eſpagne, & quelques autres Royaumes de l'Europe, on a ſoin de brûler dans les places publiques les habits, les linges & les lits, qui ont ſervi aux malades qui meurent d'ulcéres aux poulmons, ou qu'on croyoit pulmoniques, ſans permettre même aux pauvres de profiter des galons, broderies, & de tout l'argent brûlé. Cette précaution a parut néceſſaire aux Eſpagnols pour détruire les miaſmes de cette maladie, qui pourroient infecter d'autres perſonnes.

Les croutes de la petite Vérole pour donner l'Inoculation, ſe conſervent chez les Chinois dans des tuyaux de (a) Bambou pendant des années, ſans rien perdre de leur efficacité : & en Angleterre,

(a) Le Bambou eſt de la claſſe des Graminées. Le Pere d'Intercolles dit qu'il reſſemble au ſureau.

le fil de coton imbibé dans le pus des puſtules varioleuſes, communique d'une année à l'autre la petite vérole. Les principes de la contagion peuvent donc conſerver preſque toute leur force dans des linges, des habits de laine ou de coton, & autres étoffes ſemblables. Mais ſi après la petite Vérole on employoit les mêmes précautions que les Eſpagnols, & quelques autres encore que cette idée pourroit ſuggérer, ſi en même-tems l'on faiſoit uſage des préſervatifs que l'expérience pourroit indiquer enſuite, n'auroit-on pas lieu d'eſpérer qu'on détruiroit à la fin cette maladie, & n'eſt-il pas évident que l'Inoculation l'étend, l'augmente, & favoriſe ſes progrès?

Mais je veux qu'on puiſſe inoculer 4000 perſonnes à la fois, ſans qu'il en périſſe aucune: qui eſt celui qui voudroit de gayeté de cœur courir le riſque de perdre la vie, quoiqu'il eût trois cens quatre vingt-dix neuf bons billets contre un mauvais, ſur-tout quand il en a trente-neuf bons contre un mauvais, pour n'être pas attaqué du mal?

Je ne ſuis point du tout ſurpris qu'on expoſe ſa vie pour ſon Prince & pour ſa Patrie: c'eſt un devoir & une action glorieuſe

glorieuſe & raiſonnable ; mais qui ſe jetteroit dans la mer ſans ſçavoir nager, pour n'être pas noyé un jour, ſeroit ſans doute un inſenſé & un extravagant. Un homme prudent qui n'auroit pour tout bien qu'un louis pour ſe ſauver de la famine & ſe conſerver la vie, voudroit-il le riſquer pour 4000 autres ? Il verroit bien qu'il ſeroit très-poſſible qu'il perdît celui qu'il a en poſſeſſion, & qu'en ce cas-là la mort ſeroit inévitable.

Si l'on m'objecte qu'on ne donne la petite Vérole artificielle qu'à ceux chez qui la bonté du tempéramment, une ſanté ferme & conſtante, la molleſſe de la peau & de tous les ſolides, promettent un heureux ſuccès ; je demande ſi l'on eſt ſûr que tel ou tel enfant que l'on croit parfaitement ſain, ne couve pas dans lui-même le germe de quelque maladie héréditaire, ſoit du côté du pere ou de la mere, lequel pourroit faire échouer toutes ces eſpérances ? La Goute, la Sciatique, l'Epilepſie, l'Aſthme, la Gravelle, la Phtiſie, les Ecrouelles, ſe déclarent ſouvent chez les petits-fils, ou arriere petits fils, ſans avoir jamais paru chez leurs peres ou meres, ou chez leurs ayeuls. C'eſt un feu

caché qui s'enflâme à la fin & produit un embraſement. Eſt-on sûr des Nourrices & de leurs maris ? Peut on ſçavoir les changemens qui ſont arrivés dans les lignées par les actions de la vie, & par l'uſage des choſes non naturelles ? Peut-on s'aſſurer au contraire que tel & tel enfant aura jamais la petite Vérole ?

Enfin qui eſt-ce qui fait les trois quarts du ſuccès, ou pour mieux dire, le ſuccès tout entier de l'Inoculation ? N'eſt-ce pas la préparation & le choix de la petite Vérole que l'on communique ? Il y a cependant des Inoculateurs qui prétendent que ce choix n'eſt pas néceſſaire, Ne ſeroit-il donc pas plus ſage de préparer dans le tems d'une Epidémie tous ceux qui n'ont pas eu la maladie, & leur faire obſerver un régime exact & ſalutaire pendant tout le tems qu'elle régne, & de bien ſoigner & gouverner enſuite ceux qui viendroient à en être attaqués ? Ne ſe trompe t'on pas quelquefois dans le choix du pus pour l'Inoculation ? La choſe eſt très-poſſible, & on croit en avoir des exemples ; ainſi l'on a toujours lieu d'être en doute là-deſſus.

L'exemple des Anglois, celui des Allemans, de quelques Italiens, des Chi-

nois, des Tartares, des Turcs, des Georgiens, des Circaſſiens, des Américains Anglois & des Hollandois, ne prouve rien contre toutes les raiſons que je viens d'apporter. Si l'avantage public ne s'y trouve pas en Angleterre, comment s'y trouveroit-il ailleurs? L'Angleterre eſt-elle plus peuplée depuis que l'Inoculation y eſt en vogue?

Avant cette nouvelle pratique, on y perdoit 1 ſur 5, ou 2 ſur 10; c'eſt-à-dire, 20 ſur 100 malades attaqués de la petite Vérole ſpontanée.

Il y a 30 ans que M. Jurin a remarqué que depuis l'Inoculation on ne perdoit qu'1 ſur 100, & qu'on en ſauvoit par conſéquent 19 ſur chaque centaine de malades. Donc en inoculant 10000 perſonnes par an, on doit en ſauver 1900 chaque année; & comme il y a trente ans & plus que l'Inoculation ſe pratique dans ce Royaume, il devroit s'y trouver à préſent 57000 ames de plus qu'il n'y en avoit avant cette opération. D'ailleurs ces 57000 devroient être augmentés au moins de la moitié depuis ce tems là, & le produit de l'augmentation devroit être par conſéquent de 114000. D'un autre côté l'Inoculation étant auſſi pratiquée

en Ecoſſe & en Irlande, devroit encore avoir augmenté les forces de l'Angleterre.

Accordons à chacun de ces deux Royaumes le quart d'augmentation que nous avons ſuppoſée dans l'Angleterre. Le total pour ces trois Royaumes ſeroit de 171000, & ſi on peut inoculer dans chacun des trois 2000 perſonnes, ſans en perdre une ſeule, comme on l'a vû en Angleterre & en Irlande, les 10000 inoculées donneront 2000 d'augmentation. En 30 ans cette augmentation ſera de 60000. Le quart de ce nombre pour l'Ecoſſe, & un autre quart pour l'Irlande donneroit 30000 de plus, & ces deux nombres ajoutés enſemble produiront 90000, & celui-ci doublé par la propagation de l'eſpéce formera un total de 180000. Mais on ne s'eſt point encore apperçu de cet avantage, du moins les Anglois ne s'en ſont pas encore vantés.

Les autres maladies & accidens ſont à-peu-près les mêmes qu'ils ont toujours été, & les mauvaiſes années ſont ordinairement compenſées par les bonnes qui les ſuivent & *vice verſâ*. Que ſi le nombre d'habitans n'eſt point augmenté par l'Inoculation dans les trois Royaumes,

je ne vois pas de quelle utilité elle peut être pour le Public. Il me ſemble au contraire qu'elle ne peut être que préjudiciable, puiſque l'Atmoſphère de la contagion augmente à proportion du nombre des Inoculés. Ajoutez à cela que l'Inoculation ruine pour toujours ou affoiblit beaucoup le tempéramment; c'eſt le ſentiment du Médecin Anglois dont j'ai déja parlé; elle devient ſouvent par la ſuite une ſource d'autres maladies fâcheuſes, comme Cakexies, Ecrouelles, & laiſſe même des principes de petite Vérole, qui ſe réveillent quelquefois avec plus de fureur, comme on l'a vû par l'Hiſtoire que j'en ai donnée, par les Lettres de Meſſieurs Joſnet & Millin, & par les éclairciſſemens que Mylord Preſton a envoyés à M. Miſſa.

Peut-on douter que le ſang des Inoculés ne contracte pour toujours une infection ſecrette par la communication du virus varioliqne? Qu'on ſe rappelle le cas du fils du Fermier de la grande Iſle auprès de la Ville de Cork. La nature jalouſe, pour ainſi dire, de ſes droits, ne fait qu'une dépuration très-imparfaite dans cette petite Vérole précoce & téméraire, & toujours contraire à ſes ré-

gles & à ſes intentions. Il en meurt des perſonnes qui auroient pû vivre juſqu'à l'âge de 30, 35, 40 ou 50 ans avant que d'éprouver la Spontanée. Car nous voyons nombre de ſujets qui n'en ſont attaqués qu'à ces âges là; & quand même il ſeroit hors de doute qu'ils en devroient mourir, ne pourroient-ils pas, avant cette époque fatale, concourir pour leur part au profit de la population, & donner 7 à 8 enfans qui ſeroient en pure perte pour le Public, ſi l'Inoculation venoit à enlever dans un âge tendre & inhabile à la propagation de l'eſpéce, ceux qui pourroient dans la ſuite leur donner l'être? Car ordinairement on ne donne la petite Vérole artificielle que depuis deux ou trois ans juſqu'à douze. Cette réflexion, à mon avis, doit ſuffire pour la bannir ſur tout des Cours des Princes, à la conſervation deſquels le Public a un ſi grand interêt. Elle a déja enlevé nombre d'héritiers uniques dans des Maiſons très-diſtinguées, & aboli des noms illuſtres & reſpectables. On ne ſçauroit donc ſe défier trop à cet égard des malheureux effets qu'elle peut produire. Qu'importe qu'elle flatte notre imagination, ſi elle trompe nos eſpérances?

Il me ſemble entendre dire qu'on ne s'eſt pas moins déclaré en Angleterre contre l'Inoculation dans le tems qu'elle commençoit à s'y établir, que je le fais aujourd'hui à Paris ; & que cependant on voit à Londres juſqu'à des Prélats qui en autoriſent l'uſage. Je puis répondre à cela qu'on ne revient pas aiſément ni tout d'un coup des préjugés qui ſubjuguent le gros d'une Nation, on n'a vraiſemblablement pas encore réfléchi aſſez mûrement à Londres ſur les effets de cette pratique, ni donné aſſez d'attention aux récidives de la petite Vérole, arrivées peut être aſſez long-tems après l'Inoculation, peut-être n'a-t'on pas voulu les publier. Il en coûte toujours un peu à une Nation qui paſſe pour fort éclairée parmi les autres, & avec juſtice à bien des égards, de convenir de ſes erreurs par une rétractation publique, toujours mortifiante pour l'amour propre, quoique fort généreuſe en elle-même aux yeux des hommes ſenſés & équitables. Mais il n'eſt pas poſſible qu'on n'ait vû ces rechûtes en Angleterre, puiſqu'on en a vû en Irlande & en France, & que ceux qui les ont éprouvées dans ce dernier Pays étoient Anglois, &

avoient ſubi l'Inoculation dans leur Patrie.

On me dira peut-être encore par une eſpéce de rétorſion, que je ſuis moi-même dans un préjugé injuſte contre cette pratique; que des ſingularités, des nouveautés dans la Medecine paroiſſent d'abord abſurdes, & révoltent les eſprits préoccupés; que l'Antimoine, par exemple, contre lequel on s'eſt déchaîné autrefois avec tant de fureur, n'a pas laiſſé de s'établir en France malgré les Décrets de la Faculté & les Arrêts du Parlement, & qu'il en ſera de même de l'Inoculation. Je réponds à cela que le Parlement & la Faculté ont agi fort ſagement dans les commencemens de l'uſage des Antimoniaux, parce qu'il falloit lier les mains aux Charlatans qui les adminiſtroient ſans choix & ſans connoiſſance, d'où il réſultoit les effets les plus dangereux. La Faculté n'enviſageoit alors ce remède que par le mauvais côté; mais elle peut prononcer ſur l'Inoculation avec connoiſſance de cauſe. Il étoit néceſſaire de réprimer les abus qu'on faiſoit des Antimoniaux; elle interpoſa ſon autorité pour les arrêter, le Public n'étan pas en état de juger par lui même

de ce Minéral, de la façon de le préparer, & des cas où on pourroit l'adminiſtrer. Mais en ſe déclarant contre l'Inoculation, elle laiſſe néanmoins à ce même Public, la liberté d'en juger, parce que cette matiére eſt à ſa portée.

On m'objectera peut être que la Chine eſt le Royaume du monde le plus peuplé à proportion, & qu'il n'y en a point dans l'Europe qui le ſoit moins que l'Eſpagne. Mais on ne peut pas dire que cette grande population Chinoiſe ſoit un effet de l'Inoculation, & qu'il n'y ait ſi peu d'habitans en Eſpagne, que parce qu'on n'y connoît point cette méthode. Il eſt beaucoup plus raiſonnable d'attribuer cette différence aux Loix de la Chine, qui ne permettent pas aux Naturels du Pays de chercher de nouvelles habitations; & à la conquête de la nouvelle Eſpagne, qui attira la meilleure partie des habitans de l'ancienne, qui y reſtoient depuis l'expulſion des Maures.

Voyons maintenant quels avantages ſe propoſent les Particuliers dans cette opération.

1°. C'eſt pour ſe mettre à l'abri des dangers de cette maladie. Mais chacun peut-il eſpérer d'atteindre à cette fin On

a vû nombre d'exemples du contraire. Sauver 3999 perſonnes ſur 4000, eſt le plus grand ſuccès dont on ait parlé juſqu'à préſent ; encore cette aſſertion eſt-elle fort douteuſe. J'ai déja fait voir combien peu l'on doit s'y fier ; & c'eſt toujours une imprudence de riſquer ſes jours, quand on n'eſt pas ſûr qu'ils ſeront en danger.

2°. On ſe flatte d'être exempt pour toute la vie de la petite Vérole par le moyen de l'Inoculation. Mais cet eſpoir eſt-il bien fondé ? Heiſter raconte qu'il l'a vû deux ou trois fois dans un même ſujet. Feu M. Molin m'a certifié lui-même qu'il a traité deux fois la même perſonne de cette maladie dans cette Ville, qu'elle en avoit été marquée à chaque fois, & que la ſeconde étoit plus forte & plus dangereuſe que la premiére.

Le Révérend Pere Burlette, Religieux Céleſtin, fils d'un Officier chez le Roi, avoit éprouvé ſix fois la petite Vérole, & mourut à la ſeptiéme. C'eſt un fait que je tiens de M. Séron, Docteur-Régent de la Faculté de Paris. Ma belle-ſœur l'a eue ſept fois, & en a été fort marquée aux deux derniéres. M. Boyer, Docteur-Régent, a vû Madame la Mar-

quiſe de Moléon dans une petite Vérole confluente des plus malignes, quoiqu'elle l'eût déja eue dans un même dégré de force étant fille ; & il a vû périr cette année de la même maladie Mademoiſelle Périon d'Avort, qui en avoit déja été attaquée ſi violemment dans ſa jeuneſſe, qu'elle avoit penſé en perdre la vûe.

Il y a peu de Médecins employés qui n'ayent vû des exemples de ſemblables récidives ; & on en trouve un grand nombre dans les Auteurs. Qu'on ne diſe plus que ces cas n'arrivent point en Angleterre, ni en Ecoſſe, ni en Irlande. Je ſçais très-certainement qu'on en a vû en Irlande ; & des perſonnes dignes de foi m'ont aſſuré qu'on en avoit vû pareillement en Angleterre.

3°. On ſe propoſe, & c'eſt un avantage que le ſexe ſur-tout a fort à cœur, de conſerver les agrémens qu'on a reçus de la nature. Mais l'exemple du fils du Milord Lincoln, des filles du Colonel Saddeler, & d'une perſonne qui s'étant fait inoculer à Paris pour conſerver la beauté de ſon viſage, ne ſçut mieux cacher ſon imprudence, qu'en enſeveliſſant ſa honte & ſon déſeſpoir dans un monaſtere, ne prouve que trop, combien peu

ce moyen eſt ſûr & fidele. Or s'il eſt hors de doute qu'on puiſſe avoir la petite Vérole ſpontanée deux ou pluſieurs fois, eſt-il moins poſſible qu'on l'ait par accident après avoir été inoculé ? car enfin, la matiere ou le levain de l'Inoculation eſt le même que celui de la petite Vérole ordinaire, & il n'y a pas plus de raiſon de conclure en faveur de l'une que de l'autre. A quoi pourroit on attribuer cette vertu préſervative & excluſive de toute rechûte dans l'Inoculation ? ſeroit-ce à la maniere particuliére de communiquer la maladie dans cette opération, ou à des qualités occultes ? en vérité il eſt étrange qu'on puiſſe s'opiniâtrer dans une choſe ſi contraire aux notions les plus certaines & les plus ſenſibles. Encore une fois la matiere contagieuſe eſt la même dans la petite Vérole ſpontanée & dans l'artificielle, elle agit de même dans l'une & l'autre, & il n'y a de différence que dans les voyes par où elle s'inſinue d'abord dans le corps. Qu'elle y entre par une inciſion, où par les organes de la reſpiration & par les pores ou vaiſſeaux abſorbans, qu'importe ſi elle ne change pas de nature ?

D'ailleurs ceux qui ont pratiqué l'I-

inoculation, & traité des petites Véroles accidentelles un peu sérieuses, ne peuvent nier que la suppuration dans ces dernieres ne soit beaucoup plus abondante que celle qui vient de l'incision & de toutes les pustules des inoculés.

On dit qu'il est rare d'avoir la petite Vérole une seconde fois en Angleterre, je répons qu'il est certain que cela arrive en France, par conséquent on peut l'avoir accidentellement dans ce pays ci, après avoir essuyé l'artificielle, quand même il n'y en auroit point d'exemple en Angleterre.

Après tout, qu'est ce que le *Swine pock*, le *Duck pock*, le *Chicken pock*, qu'on remarque chez les Anglois & chez les Irlandois? Qu'est ce que la *petite Vérole volante* qu'on voit en France? des Auteurs illustres attestent qu'ils ont vû deux fois la petite Vérole dans la même personne. N'auroit-on pas lieu de croire que ces dernieres espéces sont de vrayes petites Véroles, où l'infection est légere, & les actions vitales de toute la machine sont trop foibles pour la pousser à un certain dégré. Il y a des sujets chez lesquels cette contagion ne fait aucune impression. Tous les Inoculateurs en

conviennent, & l'exemple de Milord S Phaly en eſt une preuve. Parmi ceux qui en ſont ſuſceptibles, les uns le ſont plus que les autres, puiſque le même pus fait de grands ravages chez les uns, ne fait pour ainſi dire qu'effleurer les autres, & tue quelquefois un tiers. Enfin il eſt des perſonnes qui n'en ſont point ſuſceptibles dans un tems, quoiqu'elles ayent été inoculées, & qui dans un autre tems en reçoivent très-facilement les impreſſions. Le quatriéme fils du Miniſtre Ecoſſois le démontre.

Mais il ſuffit des exemples que j'ai déja rapportés, pour être convaincu que la petite Vérole, même la confluente peut avoir lieu après l'Inoculation. J'ajoute que les perſonnes qui ont été inoculées ne ſont pas moins expoſées à périr par le retour de cette maladie, que celles qui ne l'ont pas été, ou qui ont déja eu la petite Vérole ſpontanée. Milord Montjoye qui mourut l'année paſſée de cette maladie à Paris, avoit, dit-on, ſubi l'artificielle en Angleterre. Je ne garantirai cependant pas qu'il eût été réellement inoculé, parce qu'il eſt à préſumer que le Médecin qui l'a traité dans cette Ville, eſt trop bon Citoyen pour cacher

cette particularité, & favoriſer par un ſilence blamable l'établiſſement d'une pratique qui pourroit être pernicieuſe à bien des familles.

On dira ſans doute que ceci eſt contraire au ſyſtême qui ſuppoſe le germe ou la ſemence de la petite Vérole ? je l'avoue. Eſt-ce que tous ceux qui après un commerce impur ſe trouvent attaqués de certaines maladies, en auroient la ſemence ou le germe ? il faudroit en ce cas-là dire la même choſe de toutes les maladies contagieuſes, comme la Lêpre, la Gale, la Peſte, &c.

Si par ce germe on entend une diſpoſition différente de celle que les humeurs ont naturellement, & même ſemblable à celle des particules, qui s'y mêlent, je ne m'y oppoſe point. C'eſt ainſi qu'une pomme pourrie qui ſe trouve au milieu de pluſieurs autres, leſquelles ſont ſaines & entieres, leur communique peu à peu la corruption dans toute la ſphère de ſon action, c'eſt-à-dire, dans toute l'étendue du mouvement des miaſmes qu'elle exhale.

Qu'on me permette maintenant d'entrer dans un petit détail des ſimptômes

& des accidens de la petite Vérole ordinaire, pour voir s'il n'y a pas de moyen de les adoucir, de les corriger, d'en prévenir les effets, & de ſe paſſer du ſecours de l'Inoculation.

Ce n'eſt pas ſeulement dans le tems de la ſuppuration, ni dans celui de la fiévre ſecondaire (*a*) que la petite Vérole tue les Malades. On en a vû mourir un nombre infini dans le tems de l'éruption, lorſque la fiévre eſt très-forte, & que toutes les puiſſances de la machine ſont inſuffiſantes pour pouſſer au dehors tout le venin. Il en périt auſſi dans le tems de l'accroiſſement, avant que les boutons commencent à ſuppurer. Les puſtules s'affaiſſent, diſparoiſſent, & le Malade ſuffoque. Qu'on ſe repreſente la petite Vérole comme une maladie inflammatoire qui a ſes quatre périodes: *principium*, *augmentum*, *ſtatus* & *declinatio*. Ces trois premiers tems en ont chacun quatre autres: le commencement, l'augmentation, l'*acmé* ou le *ſtatus*, & la déclinaiſon. On comprend aiſément que le déſordre inté-

(*a*) M. de la Condamine attribue la plûpart des malheurs de la petite Vérole ſpontanée à la fiévre ſecondaire, qui vient, dit-il, dans le tems de la ſuppuration.

rieur commence dans le tems de l'infection, & c'eſt la cauſe du friſſon, des nauſées, des douleurs au creux de l'eſtomach, de celles des lombes &c. que l'on éprouve alors. Le cœur dans ces inſtans redouble ſes forces, & toutes les puiſſances de la machine ſe réveillent pour le débaraſſer, & pour rendre la circulation libre, en chaſſant la matiere étrangere qui lui fait obſtacle, & met en déſordre le mouvement des liqueurs: voilà la cauſe de l'augmentation de la fiévre. Si les puſtules ſortent peu à peu, les vaiſſeaux ſe débarraſſent à meſure, la petite Vérole devient bénigne, & diſtincte, l'éruption ſe fait heureuſement, & la fiévre ceſſe, ou du moins baiſſe conſidérablement; ce qui arrive toutes les fois que le Malade a été bien préparé, parce que les ſaignées diminuent la pléthore, & emportent une partie plus ou moins grande de la matiere infectée: le vomiſſement nettoye & débaraſſe l'eſtomach, non ſeulement des reſtes de digeſtion qui pourroient s'y trouver, mais encore des particules infectées, ou du venin, qui pourroient être ſéparés du ſang par les glandes de ce viſcere, ou être déchargés dans ſon fond par la ſalive qui y découle à chaque inſ-

ſant. Ajoutez à cela que les efforts & les ſecouſſes du vomiſſement briſent le venin par-tout, le diſpoſent à couler plus facilement dans les humeurs, & le chaſſant vers l'habitude du corps, ſans qu'il en échappe une particule pour rentrer par les vaiſſeaux lactés dans la maſſe du ſang. D'un autre côté les lavemens & les purgations dégagent les inteſtins & les glandes qui s'y trouvent, & font couler plus librement la bile dans le boyau *duodenum*, bile que l'emetic a déja briſée, diviſée, & diſpoſée à ſe mouvoir, & qui entraîne avec elle une grande partie du venin qui a déja paſſé dans le foye : il eſt vrai que les purgations ne peuvent pas empêcher que quelques-unes de ces particules ne rentrent dans le ſang en paſſant par le *jejunum*, parce qu'il y a dans cet inteſtin pluſieurs embouchures des vaiſſeaux lactés, mais il n'y en rentre qu'une trés petite quantité, parceque le mouvement periſtalique qui eſt augmenté par l'action des purgatifs, ne donne pas le tems au venin de s'inſinuer dans ces orifices, outre qu'au même inſtant les glandes de tous les boyaux ſtimulées par les remèdes, dégorgent une grande quantité des particules varioleu-

ses, & par conséquent en débarrassent la masse des humeurs.

Ce raisonnement prouve 1°. que la préparation fait les deux tiers de la cure, & rend la petite Vérole spontanée beaucoup moins violente, moins orageuse, moins dangéreuse, & en facilite l'éruption.

2°. Qu'au lieu d'employer l'Inoculation, on devroit dans toute épidémie varioleuse faire toutes les préparations nécessaires, au moindre frisson, & au moindre accès de fiévre, parce qu'elles ne manqueront jamais de produire un bon effet dans les fiévres qui pourroient survenir. De cette maniere il ne seroit pas besoin de recourir à l'Inoculation qui est un secours fort douteux, comme je l'ai déja prouvé.

3°. Que ces préparations ne peuvent pas être aussi salutaires par rapport à l'Inoculation. Il est vrai qu'étant faites avant cette opération, elles diminuent la quantité des humeurs, nétoyent l'estomach & les premieres voyes, & brisent les fluides, mais elles sont inutiles par rapport au venin qui ne s'y trouve point encore, au lieu que dans la petite Vérole spontanée, elles diminuent réel-

ſement ſa quantité, & le déterminent vers l'habitude du corps. Elles ſont donc avant l'Inoculation comme les ſaignées, purgations, &c. avant les frictions anti-vénériennes, pour faire place à la raréfaction des humeurs qu'y doit cauſer le mélange du Mercure, & pour donner plus de liberté à ſon mouvement. C'eſt cependant à ces préparations qu'on doit attribuer preſque tout le ſuccès de l'Inoculation, auſſi bien que celui de la petite Vérole naturelle.

Mais ſi au lieu d'employer l'Inoculation, on faiſoit ſuccéder l'eau de Goudron à ces premiers ſecours, on pourroit prévenir la petite Vérole, ou du moins en diminuer de beaucoup la violence & les dangers. Du moins il me ſemble que cette méthode mériteroit d'être tentée dans les Hôpitaux préférablement à l'Inoculation.

Le hazard, les expériences & le raiſonnement ont produit la découverte d'une infinité de remèdes · & c'eſt probablement au hazard que l'on doit l'Inoculation & l'eau de Goudron.

M. Bernard de Juſſieu nous a appris que l'on guérit la morſure de la vipere avec un alkali volatil délayé dans de l'eau dont

on lave la partie, en même-tems qu'on la fait prendre comme boisson ordinaire pour exciter la sueur.

Nous devons à Conxell les moyens de prévenir les mauvais effets du sublimé corrosif par l'alkali fixe. D'autres ont trouvé la méthode de guérir par des topiques les douleurs des muscles, & les cutanées, sans recourir à la saignée, comme les douleurs de tête, de côté, de poitrine & autres semblables.

Dans les expériences que je fis à Montpellier en l'année 1730. pour la Société Royale des Sciences, le hazard me fit découvrir l'antidote de l'eau distillée de laurier cerise, vrai poison; ce remède n'est autre chose que l'eau distillée de laurier triomphal. Ne doit-on pas inférer de là que le camphre qui est une huile essentielle tirée d'une espèce de vrai laurier, *laurus foliis dec duis*, seroit encore un remède plus sûr & plus facile, puisqu'il se trouve par tout?

Si les cendres de l'hépatique cendrée terrestre sont un bon remède contre la morsure du chien enragé, pourquoi ne pourroit-on pas faire usage dans le même accident des alkalis volatils, qui sont beaucoup plus puissans & qui se mêlent facilement avec le sang?

Il y a apparence que le ſavon pris intérieurement empêcheroit les effets du ſublimé corroſif. Son alkali fixe changeroit le corroſif en ſel neutre, & l'huile ou la graiſſe envelopperoit le reſte. Ne ſeroit-ce pas auſſi le contre-poiſon de l'arſenic, puiſque l'arſenic ceſſe d'etre un poiſon, dès qu'il eſt fixé par les alkalis, comme l'aſſure Glauber & pluſieurs autres Auteurs.

Tout le monde ſçait que le ſavon produit de bons effets dans la Pierre, la Gravelle, la Jauniſſe, & les obſtructions du foye & des autres viſceres. Nous l'allions avec d'autres ſubſtances pour nous en ſervir dans l'Aſthme, la paſſion hippocondriaque, & l'hiſterique, où il réuſſit preſque toujours bien. Rien n'eſt plus utile dans les fiévres, où la lymphe s'eſt fort épaiſſie & eſt devenue gelatineuſe, que les ſucs des plantes fraîches. Toutes leurs infuſions ſont des eſpéces de ſavons. Or l'effet du ſavon eſt de mêler avec l'eau les huiles & les ſubſtances mucilagineuſes; & c'eſt par-là qu'il leve les obſtructions, & diſſout les concretions pierreuſes. La ſalive, le ſuc gaſtrique, le pancréatique ſont eux-mêmes des ſavons dont la nature ſe ſert pour mêler avec l'eau, les

graiſſes, les huiles & les mucilages des alimens. L'art imitateur de la nature l'employe auſſi pour enlever les taches que ces ſubſtances ont empreintes ſur le linge ou les étoffes, pour donner de la fluidité aux humeurs épaiſſies, pour réſoudre & délayer les parties qui obſtruoient les vaiſſeaux, & les faire rentrer dans les couloirs qui les ſéparent de la maſſe des humeurs.

L'eau de Goudron eſt une eſpéce de ſavon qui contient une huile attenuée, unie à un acide qui la rend ſoluble dans une grande quantité d'eau. Il eſt certain que cet acide s'y trouve ; car ſi on l'évapore au ſixiéme, elle aura le goût de ce ſel, changera en rouge la couleur bleue du ſyrop de violettes, & fera effervescence avec les Alkalis, effets qui ne ſont propres qu'aux acides. Si on l'évapore encore beaucoup, l'acidité augmente de plus en plus, & il s'en ſépare quelques gouttes d'huile qui paroiſſent ſur la ſurface. La raiſon de ce phénomène, eſt qu'une portion de l'acide ayant été chaſſée par la force du feu, il n'en reſte pas aſſez pour tenir toute l'huile en diſſolution.

Il eſt vrai que cette eau n'altere pas d'abord, c'eſt-à-dire, ſans quelque évaporation, la couleur du ſyrop de

violettes, & ne fait point efferveſcence avec l'alkali ; mais c'eſt que l'acide ſe trouve alors noyé dans une trop grande quantité de liquide. Elle reſſemble à l'eſprit de Gayac avec lequel elle a beaucoup d'affinité d'ailleurs. Son effet eſt d'empêcher la pourriture des chairs animales ; d'où vient que les Bergers l'employent utilement pour la gale de leurs brebis. Ceux qui travaillent à des diſſections anatomiques, ſçavent qu'elle vaut beaucoup mieux pour prévenir la pourriture & la puanteur des ſujets, que l'eſprit de vin, l'eau de vie, ou le vinaigre. Cependant il ſeroit à propos de l'évaporer, avant que d'en prescrire l'uſage dans la petite vérole. D'ailleurs il y a beaucoup de choix à faire dans le Goudron, & le ſuccès de cette eau dépend beaucoup de la maniére de la préparer. J'en ai parlé il y a quelques années dans une lettre à feu M. l'Abbé Desfontaines.

Revenons préſentement à la petite Vérole, & voyons ce que l'on doit entendre proprement par la fiévre ſecondaire.

(a) La fiévre ſecondaire eſt celle qui ſuit quelquefois la ſuppuration, ou qui arrive

(a) Ce que c'eſt que la fiévre ſecondaire.

vers

vers la fin de cette période. Pour éclaircir ce fait, il faut ſe repréſenter une inflammation dans quelque partie extérieure. On ſçait que toute inflammation ſe termine par réſolution, par ſuppuration, par induration, ou par gangrene. Ce n'eſt autre choſe qu'une lenteur de circulation dans quelques-uns des derniers vaiſſeaux ſanguins engorgés ou comprimés plus ou moins, ſoit par une obſtruction dans ces vaiſſeaux, ou par quelques globules de ſang qui s'arrêtent dans les artéres ſéreuſes. Ces obſtacles de la circulation faiſant une plus grande réſiſtance à l'action du cœur, ce viſcère redouble ſes efforts, les fluides heurtent plus impétueuſement contre les ſolides, & ceux-ci à leur tour les battent avec plus de force, la chaleur augmente dans le conflit, la partie ſe tuméfie & devient rouge, & les vaiſſeaux trop diſtendus y cauſent de la douleur.

Si l'engorgement eſt emporté par les efforts de la nature, ou par le ſecours de l'Art, la circulation devient libre, & l'inflammation eſt guérie ſans aucun déchirement de vaiſſeaux. C'eſt ce qu'on appelle réſolution.

Mais ſi la nature eſt trop foible pour

enlever les obſtructions, les vaiſſeaux s'engorgent de plus en plus, & ſe déchirent à la fin. Les bouts des vaiſſeaux rompus ſe retirent ſous les chairs qui ſont ſaines, y ſont comprimés, & y forment des eſpéces de cul-de-ſacs. L'eſpace qui ſe trouve entre tous les bouts forme une capacité qui reçoit le ſang extravaſés. Les artéres voiſines reçoivent plus de ſang qu'auparavant, battent avec force ſur le ſang & ſur la lymphe extravaſés; & après les avoir broyés & mêlés avec les bouts morts des artéres rompues, forment un liquide que l'on appelle Pus. Tout cela s'opére par le moyen de la fiévre qui ſurvient. La ſuppuration eſt donc l'effet des efforts augmentés de la nature, c'eſt-à-dire, d'une nouvelle fiévre qu'on doit appeller Fiévre de ſuppuration, *Febris ſuppuratoria*, & non pas *Febris ſecundaria*. Le Pus formé, ſi on le laiſſe croupir trop long-tems dans l'abſcès, s'échauffe, devient âcre, ſe corrompt & ronge les parties voiſines. De là les Clapiers, les Fiſtules, les Fiévres hectiques, &c. les particules de ce Pus rentrant dans le ſang, ſoit par les pores abſorbans, ou par d'autres voyes, excitent cette eſpéce de fiévre, qui eſt véritablement la ſecondaire, *Febris ſecundaria.*

Faiſons l'application de ceci à la petite Vérole. Cette maladie eſt vraiement inflammatoire. Dans le tems qui précede l'éruption, l'inflammation ne ſe manifeſte pas encore ſur la peau, tout le déſordre eſt dans l'intérieur, & le cœur redouble ſes efforts pour chaſſer au dehors ces principes cachés qui mettent le trouble audedans. Si le tumulte eſt violent & rapide, le malade ſuccombe dans le combat de la nature, qui dirige ſes forces précipitemment vers les parties dont la lézion eſt mortelle, comme le cerveau, le poûmon, & quelques autres viſcères. Si l'éruption eſt trop prompte, la maladie eſt fort dangereuſe, & très-ſouvent mortelle. Ainſi quand on voit ſortir la petite Vérole le deuxiéme jour ou au commencement du troiſiéme, le prognoſtic en eſt toujours fâcheux. Mais c'eſt un très-bon ſigne quand l'éruption ſe fait peu à peu, & qu'elle ne commence que le quatriéme, outre que l'on a tout le tems de préparer le malade par les ſaignées, les émetics, les purgatifs & les lavemens. Quand elle commence avant le quatriéme jour, elle eſt trop tumultueuſe & trop générale, & en ſe faiſant par-tout à la fois, elle ne peut qu'exci-

ter une fiévre très-forte. Plus il y a de puſtules, plus le malade ſouffre dans cette période; & plus elles ſont entaſſées les unes ſur les autres, plus il y a de violence & de danger dans la maladie, parce que l'inflammation étant alors fort grande, & ſe faiſant partout en même-tems, cauſe plus de trouble dans la machine, la met tout en feu, & pouſſe la fiévre au plus haut dégré. Voilà pourquoi la petite Vérole confluente eſt beaucoup plus dangereuſe que la diſtincte. Dans la premiére, ſouvent tout le viſage eſt couvert d'une croute continue qui confond tous les traits, quelquefois les boutons enveloppent tellement la cuiſſe, la jambe & le pied, qu'il n'y reſte aucun interſtice. Quel dégré de fievre ne faut-il pas alors pour que la ſuppuration de toutes ces parties ſe faſſe à la fois?

Mais dans la diſtincte elle ſe fait à pas meſurés, peu à peu, & il ſuffit d'une petite fievre pour faire ſupputer les boutons qui croiſſent inſenſiblement, & laiſſent entr'eux des intervalles conſidérables. On voit par-là que c'eſt la fievre de ſuppuration qui cauſe tout le ravage, & non la fievre ſecondaire qui vient enſuite.

Si, auſſi-tôt que la ſuppuration d'une puſtule eſt faite, on l'ouvroit, comme le preſcrivent quelques Anciens (a) pour donner iſſue au pus, on pourroit éviter la fievre ſecondaire, & c'eſt ce que l'on pratique dans l'inoculation, en panſant chaque jour les playes par où l'on a introduit le venin, dès qu'elles viennent à ſuppurer, pour faire écouler le pus, & l'empêcher de regagner la maſſe du ſang. Mais cette précaution n'eſt point d'uſage dans la petite vérole ſpontanée; on y laiſſe tout à la Nature, & les puſtules ne tombent qu'après avoir été deſſéchées par la diſſipation de ce qui s'y trouve de plus liquide.

On comprend aiſément que, lorſque la ſuppuration eſt d'une grande étendue, & forme une croute épaiſſe, le pus ne pouvant pas la ronger facilement pour ſe procurer une iſſue, il en rentre une quantité conſidérable dans le ſang, & que la fievre doit être plus forte & plus violente à proportion de cette quantité, & du nombre de boutons qui la fourniſſent en mê-

(a) On a vû pratiquer quelque choſe de mieux à l'Hôtel-Dieu de Paris. On emportoit avec les ciseaux les têtes des puſtules mûres, & on prevenoit par-là & la fiévre ſecondaire & les marques de la petite Vérole.

me tems. Ajoutez à cela que ce pus eſt plus âcre que celui de la petite verole diſtincte, & que ſi les particules de ce pus ſe ſéparant par les glandes de l'eſtomach & des inteſtins, rentrent tumultueuſement dans le ſang par les veines lactées, elles doivent produire des redoublemens affreux.

Or il eſt certain qu'elles ſe remêlent avec le ſang, non ſeulement par les veines lactées, mais encore par les vaiſſeaux abſorbans de la peau; ce qui eſt fort à craindre. C'eſt pourquoi M. Friend, & nombre d'autres Praticiens preſcrivent alors les lavemens & les minoratifs. D'autres ont recommandé les émétiques doux pour ne pas riſquer la rentrée du venin par les vaiſſeaux lactés. En un mot, c'eſt ici une ſeconde infection qu'il faut empêcher ou prévenir autant qu'on peut. Mais dans le tems de la ſuppuration, le pus n'eſt pas encore fait. La fievre qui s'allume alors n'eſt donc pas une fievre ſecondaire, c'eſt la fievre de ſuppuration, qui quelquefois n'eſt pas aſſez forte pour faire le pus, ou qui eſt trop violente pour les parties internes, qui s'engorgent & cédent à la force du mal.

Je conviens que dans le tems de la ſuppuration, il peut ſe ſéparer beaucoup de particules de la matiere varioleuſe dans l'eſtomach, le foye, le pancréas & les inteſtins, & qu'elles peuvent rentrer dans le ſang pendant cette période, & augmenter la fievre & le danger de la maladie, ſur-tout ſi le ventre n'eſt pas libre. Mais cette fiévre ne ſera pas, à proprement parler, une fievre ſecondaire, de même qu'on ne doit pas non plus appeller de ce nom, les redoublemens qui arrivent dans une fievre continue ou putride, parce qu'une partie de la matiere fébrile ou hétérogene du ſang qui a été ſéparée par les mêmes organes, dans le tems de la rémiſſion, eſt rentrée par les vaiſſeaux lactés. On ſçait que les purgatifs dans ces dernieres, ſont ſalutaires, & diminuent peu à peu la force des redoublemens qui doivent ſuivre, & on a ſouvent vû l'émétique, après quelques évacuations par le haut & par le bas, les terminer heureuſement.

En un mot, la fievre ſecondaire dans la petite vérole, eſt celle qui eſt cauſée par les particules du pus déja formé, leſquelles ſont rentrées dans le ſang, & celle qui arrive dans le tems de la ſup-

puration , eſt ſeulement la fievre de ſuppuration , ou une fievre mixte & compliquée de la fievre de ſuppuration , & de la fievre varioleuſe ou éruptive. Car la Nature alors travaille encore à expulſer & à repouſſer vers la peau les particules varioleuſes, comme elle l'a fait dans la ſimple éruption. Auſſi a-t'on ſouvent vu de nouvelles éruptions, pendant & après la ſuppuration, & même après la deſſication, ou avant qu'elle fut finie entiérement.

Il y a environ ſeize ans, que feu M. Molin & moi, en traitant M. de Wilmonfeld, Gentilhomme Anglois, à l'Hôtel de Notre-Dame, rue du Colombier, nous obſervâmes deux éruptions conſécutives. Dans la premiere, les puſtules qui ne ſurpaſſoient pas la groſſeur d'un grain de Millet, étoient blanchâtres, & ſembloient contenir une humeur preſque laiteuſe. La ſeconde qui parut, lorſque les croutes de la premiere commençoient à tomber, étoit toute cryſtalline.

Enfin tout homme qui ſçait un peu de pathologie diſtinguera toujours le *protopathicus* & *le deuteropathicus* dont le dernier ſuccede au premier, & qui ne ſubſiſtent jamais enſemble.

La fluxion de poitrine eſt une inflammation du poumon accompagnée de fiévre, d'une oppreſſion de poitrine, & d'une difficulté de reſpiration plus ou moins grande. Si la réſolution ne commence avant le cinquiéme jour, on doit craindre la ſuppuration qui ſouvent ſe termine par l'expectoration du pus, & par conſéquent il y a ulcère aux poumons, ou Empyeme ſi l'expectoration ne ſe fait pas; & ces deux derniers accidens produiſent la fiévre hectique qui eſt véritablement une fiévre ſecondaire & qui prend la place de la fiévre inflammatoire, & de la fluxion de poitrine qui ne ſubſiſtent plus. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y ait plus d'inflammation, mais il n'y a plus de fluxion de poitrine, & on n'a plus d'égard à cette derniere dans le traitement. Tout ce qu'on ſe propoſe alors, eſt de procurer l'expectoration du pus, de laver & d'adoucir la maſſe du ſang, & s'il eſt poſſible de déterger, mondifier, & conſolider les ulcères, & dans l'empyeme d'évacuer le pus, ſoit par les urines, ſoit par les ſueurs, ou par la ponction.

La fiévre inflammatoire, & la fiévre de ſuppuration ſont dans cette exemple la fiévre primitive, car cette derniere

n'eſt que la fiévre inflammatoire augmentée, & toutes les deux ſont produites par la même cauſe ; mais l'hectique, & tous ſes redoublemens ſont une fievre ſecondaire. Auſſi les indications curatives ſont différentes dans l'une & dans l'autre.

Maintenant je voudrois ſçavoir ce que les Médecins qui ont parlé du germe de la petite Vérole, ont entendu par ce terme. 1°. Eſt-ce des infiniment petits de la matiére varioleuſe, qu'ils ſuppoſent dans les humeurs de tous les hommes, & ſi embarraſſés dans les parties mucilagineuſes, ou telles autres que ce ſoit, qu'ils ne peuvent s'en dégager pour produire leurs effets, que lorſqu'il s'y mêle un ferment de la même nature qui les attire, les développe, & leur donne de l'activité ? Peut-on croire que le premier homme ait été formé avec ce germe, & n'eſt-il pas plus probable que le mélange des principes de ſon corps, a été parfait, & dans une juſte proportion, ce que Becker appelle *vis conſervatrix vitæ*.

2°. Eſt-ce que la matiére varioleuſe ſe trouveroit en nous en puiſſance, & non en acte, comme les Adepts le diſent de

leur mercure : *aurum in potentia non verò in actu* ?

3°. Enfin s'agit-il de la diſpoſition naturelle que nos humeurs ont à ſe corrompre lorſqu'il s'y gliſſe quelque venin.

Si c'eſt de la premiere maniére qu'ils l'entendent, comment concevoir que ces infiniment petits ont pû reſter aſſoupis pendant tant de ſiécles, tant en Europe qu'en Amérique, malgré tous les mélanges, toutes les diviſions & ſéparations qui s'en ſont faites pendant la vie de chaque individu, & dans tous leurs deſcendans, malgré les mélanges de différens ſucs dans les ſucceſſions des générations, & les changemens ou altérations de ces ſucs dans toutes les viciſcitudes & accidens de la vie?

Le hazard a fait éclore cette maladie quelque part, ſoit dans la Chine, ſoit parmi les Japonnois, ou ailleurs. Si c'eſt des infiniment petits varioleux, qu'un accident a raſſemblés dans ces climats; pourquoi n'a-t'on pas vu paroître le même Phénomène en Europe ou en Amérique ? Il n'y a que douze ſiécles dit-on qu'elle eſt connue en Europe où elle fut apportée par les Arabes, & on n'en a jamais entendu parlé en Amérique que

depuis que les Européens y ont abordés.

Si l'on prétend que la matiére varioleuſe eſt en puiſſance dans nos corps, il n'eſt pas plus aiſé de comprendre ſes effets que la tranſmutation du Mercure en or ; & ſi on a raiſon de ne pas ajouter foi à celle-ci ſans l'avoir expérimentée, je ne vois pas pourquoi on devroit l'ajouter à celle-là & on n'a pas plus de raiſon de croire l'un que l'autre.

De plus, il n'y a pas de Médecins qui ne ſçachent comment le pus peut devenir plus ou moins actif, exalté & pernicieux. De fortes ſueurs cauſent ſouvent une éruption cutanée. Une lymphe âcre produit des dartres, & les frictions mercurielles réitérées ſur les jambes, les cuiſſes, & autres parties où il ſe trouve du poil, y feront éclore une eſpéce de petite Vérole, qui aura toutes les périodes, tous les changemens & effets de la petite Vérole ordinaire, quoique plus rapides, & nullement dangereux. En un mot, les bulbes des poils s'engorgent par cette opération, s'enflamment, ſuppurent, ſe deſſéchent, & tombent comme dans la petite Vérole ſpontanée. Peut-on dire qu'il s'y trouvoit un germe de Pus ? ou dira-t'on que c'étoit celui de la

petite Vérole ? La même choſe arrive à ceux qui ont eu une petite vérole complette, & à ceux qui ont été inoculés. Seroit-ce un germe de la maladie vénérienne ? Le Mercure produira les mêmes effets ſur une perſonne ſaine.

Si l'on admet ce germe pour la petite Vérole, il faudra de même en admettre un, comme je l'ai déja remarqué, pour toutes les autres maladies contagieuſes, pour la Rougeole, les fiévres malignes peſtilentielles, la Peſte, le Scorbut, s'il eſt vrai qu'il ſoit contagieux, pour la maladie vénérienne, la galle, la morſure du chien enragé, &c. Et comment ſe pourroit-il faire que ce germe n'exiſte pas dans toutes les perſonnes de la même famille, dans tous les enfans du même pere & de la même mere ? Pourquoi des peres & meres inoculés engendrent-ils des enfans qui ont ce germe ? Pourquoi des quatre enfans de Mylord Kildare, inoculés en même-tems & avec le même pus, traités de la même maniére & par le même Médecin, & ſoignés avec toute l'attention imaginable, la fille qui étoit l'aînée, & d'une très-bonne compléxion, périt-elle, & les deux derniers échapent-ils avec peine à la violence du

mal, tandis que le ſecond n'en eſt aucunement atteint?

Enfin, ſi par ce germe on entend la diſpoſition que les humeurs animales ont à ſe corrompre par le mélange d'autres humeurs animales qui peuvent s'y introduire, la difficulté eſt levée, & tout eſt facile à comprendre. Ce mélange raréfie ou condenſe les premieres humeurs, à quoi contribue auſſi le défaut de proportion entre les parties aqueuſes & terreſtres. L'expérience nous montre que la corruption d'un fruit gâté ſe communique aux autres qui le touchent; ainſi qu'une viande pourrie infecte par ſon attouchement, ou par ſa proximité celle qui eſt fraîche & entiére, ou que le pus retenu dans une partie ronge, & corrompe celles qui ſe trouvent ſaines, & ſe creuſe un paſſage à travers les muſcles qui n'avoient point encore ſouffert.

On n'a qu'à lire le premier Chapitre de la cinquiéme Section de la Phyſique ſubterranée de Becker, où il parle de la Putréfaction, du mélange parfait & imparfait des humeurs, des miaſmes ou corpuſcules qui s'exhalent des corps pourriſſans & pourris, de la maniére qu'ils infectent l'air, & qu'ils agiſſent ſur nous,

on y trouvera le cas de la petite Vérole, & d'autres maladies de cette eſpéce. On verra dans la *quatriéme Section*, *Chapitre troiſieme*, que l'altérabilité dépend du défaut de mixtion dans les premiers principes ; & c'eſt ce que j'appelle diſpoſition. Ces deux endroits contiennent des choſes fort curieuſes, & qui toutes ont rapport à notre ſujet. Il y auroit encore bien des réflexions à faire ſur cet article ; mais elles nous meneroient trop loin, & ſeroient peu intelligibles au commun des Lecteurs.

Suppoſons néanmoins pour un moment avec les Partiſans de l'Inoculation, la réalité du germe de la petite Vérole. Je demande, 1°. ſi l'Inoculation ſuffit toujours pour mettre ce germe en mouvement, & lui faire produire ſon effet ? L'exemple de Mylord ô Phaly, fils aîné de Mylord Kildare prouve le contraire. Cette régle n'eſt donc rien moins que générale : car il faudra avouer que ce jeune Seigneur n'avoit point le germe en queſtion.

Je demande 2°. ſi les perſonnes chez qui l'Inoculation ne produit pas la petite Vérole, ſont à l'abri de cette maladie pour le reſte de leur vie ? Il eſt viſible

que non. On l'a déjà vû dans ce que j'ai rapporté au ſujet du quatriéme fils du Miniſtre Ecoſſois. Pendant qu'il fit uſage de l'eau de goudron, la petite Vérole ne parut point chez lui, quoiqu'il eût été inoculé comme ſes freres, & qu'il couchât dans la même chambre qu'eux, pendant tout le cours de leur maladie ; mais dès qu'on eût ceſſé de lui faire prendre l'eau de goudron, une ſeconde inoculation produiſit ſon effet, & il eut une petite vérole bénigne, qui auroit peut-être été fort dangereuſe, ſans l'uſage précédent de cette boiſſon.

3°. Eſt-on aſſuré que les perſonnes qui ont eu la petite Vérole par inoculation, & qui en ont été heureuſement guéries, ne ſont plus ſuſceptibles de ce mal, ni par l'inoculation, ni par les miaſmes des corps infectés ? Mais on ſçait que des Gardes-Malades qui avoient été inoculées, & qui ſe croyoient pour toujours en ſûreté contre une nouvelle atteinte, ont ſouvent eu des puſtules varioleuſes, après avoir ſervi des malades de cette eſpéce. Il y a eu pluſieurs exemples de ce fait en Angleterre & en Irlande. Le germe n'a donc pas été détruit dans ces perſonnes-là ; & les accidens qui leur ſont

ſurvenus malgré l'Inoculation, prouvent aſſez que d'autres qui ſe croyent à l'abri de l'infection, pour avoir été inoculés, peuvent éprouver une récidive où la petite Vérole ſera complette, ce qu'on a déja vû par les lettres de MM. Ioſnet Mellin & Miſſa. Combien y en a-t'il qui après avoir rendu impunément des ſoins charitables & aſſidus de pere, de mere, de frere, ou de ſœur à ceux qui ſe trouvoient attaqués de cette maladie, la contractent pluſieurs années après au ſeul aſpect de quelqu'un qui en releve. J'ai vû une femme qui avoit ſervi de garde à ſon mari pendant la petite Vérole dont il mourut, & qui étoit échappée pour lors à ſes influences, la prendre 20 années après, ſans pouvoir attribuer cet accident, qu'à l'impreſſion ſubite que lui cauſa la vûe d'un homme, qui venoit de l'avoir. C'eſt ſur de ſemblables évenemens que quelques Médecins ſe ſont imaginés que c'eſt un effroi, une ſurpriſe qui occaſionne la petite Vérole, & non pas la contagion. Mais ſi le germe naît avec chaque individu, pourquoi n'auroit-il pas dû éclore chez cette femme pendant la maladie de ſon mari? Il eſt donc bien plus raiſonnable de dire que ce germe

n'eſt autre choſe qu'une certaine diſpoſition qui ne ſe trouve pas toujours en nous, & que le mouvement, la chaleur, l'ébullition & ſouvent la putréfaction qui arrivent dans les corps vivans, y produiſent des ſubſtances qui n'y étoient point, non plus que dans les alimens dont on ſe nourriſſoit. Je renvoye encore à Becket au chap. *de putrefactione.*

4°. Se peut-il faire qu'un cautére ſur au bras emporte tout le pus, & devienne l'égoût commun de l'inflammation général de toutes les parties du corps tant ſupérieures qu'inférieures ? car l'Inoculation eſt une eſpéce de cautére où le cotton tient lieu de pois, avec cette différence, qu'il eſt imptegné de par-particules varioleuſes, leſquels rongent & produiſent une plus grande ſuppuration, tandis qu'une partie ſe gliſſant dans la maſſe du ſang, le rarifie ou le condenſe, en un mot altere ſa pureté & l'infecte. Le venin s'inſinuant dans les lévres de l'inciſion, les enflamme, & la ſeule irritation du cotton ſuffit pour continuer la ſuppuration pendant quelque tems. Mais il ne me paroît pas, que l'inciſion faite au bras puiſſe attirer la matiere varioleuſe de toutes les parties du corps,

& ſur-tout des inférieures. Cette inciſion n'eſt que légere & ſuperficielle ; à peine paſſe-t-elle l'épaiſſeur de la peau, & la pratique ordinaire par rapport à d'autres maladies, eſt de cautériſer aux bras, ou en d'autres endroits voiſins des parties ſouffrantes, quand on veut dégager les parties ſupérieures, & de le faire aux extrémités inférieures, quand les parties inférieures ſont le ſiége du mal.

Si un cautére ou une inciſion faite au bras, comme dans l'Inoculation, ſuffiſoit pour attirer & faire écouler tout le pus d'une petite Vérole, à quoi pourroit-on attribuer ces cachéxies qui ſuivent ſouvent cette opération ? d'où vient qu'on a vû des fiévres miliaires, petechiales, & pourprées, des foibleſſes, des peſanteurs aux yeux, &c. quelques années après l'Inoculation ? enfin l'on m'objecteroit que ces accidens ſuivent auſſi quelquefois la petite Vérole ſpontanée. Celle ci eſt rarement précédée des préparations requiſes, au lieu qu'on les fait avec tout le ſoin imaginable avant que d'inoculer.

Il y a apparence que dans la Chine la méthode d'inoculer n'eſt pas la même qu'en Angleterre, parce que de la ma-

niere qu'on la pratique dans ce dernier Royaume, l'infection ne se mêle pas assez avec le sang, pour en procurer l'entiere dépuration. Nous sçavons que l'Inoculation chez les Chinois est une chose fort sérieuse, & non pas une bagatelle comme les Anglois la regardent chez eux.

(a) On nous dit qu'il est de la plus grande injustice de mettre sur le compte de l'Inoculation, toutes les morts qui arrivent dans les 40 jours qui la suivent, parce qu'il n'y a pas d'homme si sain & si robuste qu'il soit, de la vie duquel on puisse répondre 40 jours &c.

La raison que l'on apporte pour appuyer cette réflexion, est très-vraye en elle même, mais elle ne prouve rien ici J'avoue qu'il y a quantité d'accidents étrangers qui peuvent faire mourir un malade inoculé, comme un défaut de soin, une faute dans le régime, quelques causes violentes & soudaines, & autres choses semblables; mais s'il meurt d'un abscès au poumon, d'une fiévre continue avec redoublement, d'une fiévre pourprée, d'une langueur, ou telle autre maladie qu'on doit regarder comme secondaire à la petite

(a) Réflexion de M. de la Condamine.

Vérole, ou d'une nouvelle petite Vérole, n'a-t'on pas lieu de mettre ſa mort ſur le compte de l'Inoculation ? & n'en eſt-il pas de ces accidens comme des ſuites d'une fluxion de poitrine, qui dégénere ſouvent en ulcère aux poumons, ou d'un Empyeme qui ſuccéde quelquefois à la Pleuréſie, ou d'une Apoplexie mortelle cauſée par une chûte, ou enfin d'une Hidropiſie qui vient après la fiévre quarte? Combien a t'on vû de Goutteux dont l'accès paroiſſoit entiérement diſſipé, mourir le lendemain ou le ſur lendemain d'une péripneumonie, & n'eſt-ce pas la goutte qui étoit la cauſe de leur mort ? A quoi doit-on attribuer la Cachéxie & le Maraſme où ſe trouvent actuellement les Demoiſelles Saddler, outre la perte de leur beauté, ſi ce n'eſt à l'Inoculation ? Pendant les 40 jours qui ſuivent cette opération, ſi l'on ne prend un ſoin particulier du Malade, le moindre froid, la moindre erreur dans la diette, & le plus léger accident, lui attirent quelquefois des maladies mortelles, parce qu'après l'Inoculation il eſt ſuſceptible de tout. A quoi peut-on attribuer la foibleſſe de la vûe de l'Etudiant dont parle M. Millin, & le danger où il ſe voit de

devenir un jour aveugle ? N'eſt-ce pas à l'Inoculation ? Il en eſt lui-même aſſuré. A quoi doit on attribuer la fiévre continue avec redoublemens qu'il a eue, dans l'intervalle de l'Inoculation & de ſa petite Vérole confluente ? Cette fiévre a été précédée de tous les ſimptômes précurſeurs de la petite Vérole, & ne s'eſt terminée que par un dépôt au bras où l'inſertion avoit été faite. Auſſi-tôt que le pus de ce dépôt a été évacué, la fiévre continue a diſparue.

Il eſt à remarquer encore que l'on ferme trop tôt les cautéres que l'on fait dans cette méthode. On ne donne point le tems aux humeurs de ſe dépurer entiérement, & il y reſte quelques particules de la matiere varioleuſe, qui produiſent tôt ou tard des effets auxquels on ne s'attendoit pas. On a vû des enfans attaqués des écrouelles quelques années après l'Inoculation, quoiqu'ils fuſſent nés de pere & de mere très ſains & d'une famille où ce mal n'avoit jamais parû. Je pourrois les nommer ſi cette maladie honteuſe & dégoûtante ne tiroit à conſéquence dans la Société.

Quand on a jugé à propos de faire un cautère pour le ſoulagement des yeux,

on le laiſſe ouvert beaucoup plus long-tems, que celui de l'Inoculation. Eſt-ce qu'il faut moins de tems pour faire la dépuration de toute la maſſe des humeurs infectées de la contagion varioleuſe, que pour purifier un ſeul organe du corps? Faut-il moins de précaution pour une partie que pour le tout?

En Angleterre & en Irlande où les cautères ordinaires ſont plus en uſage qu'en France, on ne les ferme que très-tard: on les porte des années entieres, & quelquefois toute la vie. J'ai traité dans cette Ville un jeune Anglois qui en avoit un au bras pour une maladie à laquelle il ſe trouvoit ſujet, & qui malgré cette précaution éprouvoit tous les ans des maux très-fâcheux. La derniere année qu'il reſta à Paris, il tomba malade, & sur la fin de cet accident, je lui donnai des purgatifs dont il ſe trouva ſi bien, que ſa ſanté parut entiérement rétablie, & ſon tempérammen plus fort qu'à l'ordinaire. Quelque tems après ſon retour à Londres, ſon cautère ſe déſſécha de lui-même, & il parut néanmoins ſe porter toujours très-bien, mais vers le tems accoutumé de ſa maladie, il retomba & périt. N'auroit-il pas mieux valu continuer le

cautère pour donner iſſue à la matiére morbifique, laquelle pour avoir été retenue dans ſon ſang, lui a ſans doute cauſé la mort?

Nous obſervons dans les fiévres malignes, que les fréquentes purgations prévienneNt les affections comateuſes, les délires, & autres ſemblables ſimptômes, qu'une conſtipation obſtinée les occaſionne, & que des évacuations reitérées les diſſipent. Quand le ventre n'a pas été aſſez libre dans ces maladies, il ſe fait ſouvent un dépôt de matiére aux parotides, aux cuiſſes & ailleurs. Mais cela n'arrive guere quand on a purgé ſuffiſamment, comme nous le pratiquons ordinairement, de deux jours l'un. C'eſt pour cela qu'on les guérit plus heureuſement à Paris qu'ailleurs, & que nous voyons bien rarement aujourd'hui des fiévres miliaires, pétéchiales, ou pourprés. Il eſt évident que tous ces accidens fâcheux ne ſont cauſés que par la matiére morbifique qui eſt retenue dans le ſang, & que l'objet eſſentiel du Médecin doit être d'en procurer l'evacuation.

Ne devroit-on pas ſe propoſer les mêmes vûes par rapport à l'Inoculation? & puiſqu'on

puisqu'on y laisse les incisions si peu de tems ouvertes, ne faudroit il pas purger souvent sur la fin de la maladie, pour emporter le reste de la matiére varioleuse, qui peut être retenue dans la masse des humeurs, pour produire ensuite de dangereux ravages ? Quant à moi j'ai souvent employé à la fin de la petite Vérole, les ptisannes sudorifiques & purgatives, & j'en ai vû de si bons effets, que je les croirois préférables à toute autre chose.

Dans toutes les fiévres continues avec redoublemens, dans les fiévres potrides ou malignes, aussi-tôt que nous n'avons plus à craindre l'inflammation, & que la tension des parties a été emportée par les saignées, toute notre attention est de délayer, de laver, d'humecter & de purger, & cela alternativement, après quoi nous voyons cesser les redoublemens, & la fiévre est bien-tôt dissipée entiérement.

Mais nous ne faisons pas de même dans la petite Vérole spontanée. Nous sçavons que la Nature médite une suppuration dans toute l'habitude du corps. C'est pourquoi, pour ne pas la déranger dans ses opérations, nous ne purgeons point dans la seconde ni dans la troisiéme période : il y a cependant des cas particu-

liers qui ſont exception dans cette regle.

Mais ſi l'intention du Medecin dans les fievres dont nous venons de parler, eſt d'empêcher le reflux des matieres hétérogenes dans la maſſe du ſang, ou de la débarraſſer de celles qui ont déja pû s'y mêler, à combien plus forte raiſon doit on ſe propoſer la même choſe après la petite Vérole ſpontanée ou l'artificielle?

Il y a des enfans qui prennent la petite vérole à vingt jours, & il en eſt d'autres qu'elle attaque plûtôt ou plus tard, & ſi ordinairement ils ne l'ont qu'après l'âge de deux ans, c'eſt qu'on a ſoin juſqu'à ce tems-là, de les écarter de l'atmoſphere de cette maladie, ou de les y expoſer le moins qu'il eſt poſſible.

Dans le ſyſtême de l'Inoculation, il faut un ferment pour faire éclore le germe de ce mal. Or ce ferment n'eſt autre choſe que les miaſmes ou corpuſcules qui émanent des corps infectés. Par conſéquent, ſi les domeſtiques, les nourrices, les parens avoient la précaution de tenir les enfans toujours éloignés des lieux où ſe trouve la contagion, il les ſauveroient de la petite vérole; & ſi ceux qui ſont en âge de ſe paſſer de guide,

pouvoient connoître le danger, & éviter soigneusement tous ces endroits, & toute communication, ils échaperoient pareillement à l'infection.

C'est donc le Commerce presqu'indispensable dans la Société, la condition du corps humain, & la nécessité de l'air, qu'on doit regarder comme véhicule de ces miasmes, qui font que la petite vérole attaque plus ordinairement les enfans après l'âge de deux ans, parce qu'alors on les produit plus librement au grand air.

Or cette maladie qui subsiste toujours plus ou moins, & dont les miasmes sont dirigés par les vents, peut attaquer un canton plutôt qu'un autre, & saisir ceux qui en sont le plus susceptibles, ou qui y ont le plus de disposition, tandis que d'autres en seront à l'abri. Nous respirons toujours, nous avalons de l'air, les vaisseaux absorbans de la peau se trouvent plus ouverts chez les uns que chez les autres, ainsi il n'est pas surprenant que les enfans exposés à tous ces accidens après l'âge de deux ans, en soient plus ordinairement attaqués, que ceux qui sont au-dessous de cet âge, & qui ne

ſont point expoſés au danger. Il ſe peut faire auſſi que la maladie ſe communique par l'attouchement de quelques linges, ou quelques hardes infectés de corpuſcules varioleux ; & je ne crois pas qu'on puiſſe le revoquer en doute.

Quant aux autres maladies qui arrivent avant l'âge de deux ans, on doit les attribuer à la mauvaiſe conſtitution des enfans, aux fautes des parens & des nourrices, au mauvais régime, à la ſortie des dents, & à d'autres accidens ſemblables. Il y en a quelques unes qui peuvent échapper à la connoiſſance du Médecin, d'autres qu'il ne découvre pas ſitôt, ou dont on lui cache les cauſes. Je ne dis pas qu'elles ſoient toutes ſuſceptibles de guériſon; mais il eſt certain que ſi le rapport des Aſſiſtans & des proches répondoient à la ſagacité & à l'induſtrie d'un vrai Médecin, on n'auroit pas lieu de les nommer indiſtinctement maladies inconnues ou incurables, comme l'a fait M. de la Condamine, & comme l'événement ſemble le vérifier, & je ne ſuis pas le ſeul à qui il ſoit arrivé de voir nombre d'exemples de ce que j'oſe ici avancer.

Après l'âge de deux ans, dit-on, le riſque de mourir de la petite vérole ſemble être inévitable à tout (*b*) le monde, &c. Il ne l'eſt pas cependant, puiſque tout le monde n'eſt pas également ſuſceptible de cette maladie, que quelques-uns ne le ſont pas dans un tems, & le ſont dans un autre, & qu'il s'en trouve qui ne le ſont point du tout.

J'ai déjà dit que M. Molin avoit échappé à ſes atteintes. Cependant, depuis l'âge d'environ vingt-cinq ans juſqu'à celui de quatre vingt dix, il s'eſt toujours trouvé parmi des gens attaqués de cette maladie. J'ai rapporté auſſi l'exemple de Mylord ô Phaly à qui l'Inoculation ne put jamais la communiquer, & celui du fils du Miniſtre Ecoſſois qui couché dans la même chambre de ſes freres malades, réſiſta conſtamment à la contagion. Néanmoins comme ce mal eſt général, on peut dire que tous riſquent de l'avoir, & que ceux qui ne l'ont pas eu, doivent le craindre. Mais comme dans les fortes épidémies, il n'y en a qu'un de 6 de 7 ou de 10 qui en périſſe, il eſt certain que tout le monde ne riſque pas égale-

(*a*) Voyez la diſſertation de M. de la Condamine.

ment d'en mourir. Il eſt vrai qu'on ne peut pas prévoir de quelle violence ſera l'épidémie, ni à quel dégré on en eſt ſuſceptible, ni en quel tems on aura la maladie, & que par conſéquent on doit toujours en craindre un triſte évenement. Mais ne doit on pas auſſi redouter le mauvais ſuccès de l'Inoculation? Quoique de cent ou de mille, il n'en périroit qu'un ſeul, c'eſt toujours une lotterie, ou chacun périclite & doit craindre le mauvais billet. Ne vaut-il pas mieux prendre toutes les meſures poſſibles pour ſe mettre à l'abri de la Contagion, & éviter ſon atmoſphère pour ne point augmenter ſa force, au cas qu'on en ſoit attaqué, ou ſe préparer ſoigneuſement à chaque épidemie; outre que cette derniere précaution peut prévenir nombre d'autres maladies?

Après tout ce que nous venons de dire je crois qu'il eſt inutile d'inſiſter d'avantage ſur le peu de ſureté, ou les inconvéniens de l'Inoculation. Je finirai en répétant en peu de mots ce que nous avons établi contre ſes prétendus avantages.

1°. On ne doit point eſpérer qu'elle puiſſe favoriſer la population. Il n'eſt pas

démontré que depuis trente ans & plus qu'elle eſt en uſage dans l'Angleterre, le nombre des habitans y ſoit augmenté. Ce que M. Miſſa me dit dans une ſeconde lettre dattée du 26 Juin 1755, doit faire craindre que l'Inoculation ne devienne en certains tems ſi meurtriere, qu'elle emporte la plus grande partie de ceux qui la ſubiront.

Voici ſes paroles. » M. Bourdier notre » confrere m'a aſſuré ce matin qu'il tenoit » de M. le Duc de Biron, qu'on avoit » inoculé un nombre conſidérable de ſu- » jets à Conſtantinople, dans le tems qu'il y étoit, & que la petite Vérole » étoit devenue ſi maligne qu'elle les avoit preſque tous emportés.

2°. On ſe trompe ſi l'on ſe propoſe par là d'avoir la petite Vérole ſans être en danger d'en mourir. Les exemples que j'ai rapportés font voir qu'il en périt plus qu'on ne penſe, & que cette opération a déja éteint des Maiſons Illuſtres.

3°. On n'eſt pas plus fondé à croire qu'on évitera par ce ſecours le délabrement de ſes traits. Il eſt prouvé que l'Inoculation peut-être auſſi funeſte à la beauté que la petite Vérole ordinaire, & nous avons dit qu'elle avoit defiguré

entiérement des Demoiſelles fort aima-bles.

4°. On ſe flatte vainement que cette pratique empêche pour toujours le retour de la maladie. On a vû qu'on peut-être attaqué de la petite Vérole accidentelle long tems après avoir courru tous les riſques de l'artificielle, & il n'eſt pas douteux que malgré l'Inoculation, la petite Vérole ſpontanée qui peut arriver quelques années après, ne ſoit quelquefois mortelle.

On ne doit pas s'étonner après cela que M. Hecquet ſe ſoit déclaré ſi fortement contre l'Inoculation. Ce grand homme qui joignoit aux lumiéres ſupérieures qu'il s'étoit acquiſes dans la Médecine, une piété profonde, & un zéle tendre pour l'humanité, penſoit qu'il falloit proſcrire tout reméde douteux, il regardoit comme téméraire quiconque oſoit en employer de ſemblables, & comme homicide celui dans les mains duquel il avoit été funeſte aux malades. Pouvoit-il s'empêcher de condamner l'Inoculation, puiſqu'il ſçavoit qu'elle avoit été la cauſe de bien des malheurs en Angleterre, & que la nature de la choſe ne lui offroit rien d'aſſez favorable pour détrui-

re la mauvaiſe impreſſion que le ſeul caractére de remède douteux lui en avoit donnée. Il y a même apparence qu'il la regardoit comme contraire aux deſſeins du Créateur. Il eſtimoit avec raiſon qu'on ne devoit jamais donner un mal réel, pour éviter un mal incertain, & que la cure prophilactique ne pouvoit avoir lieu qu'autant qu'elle étoit innocente & nullement dangéreuſe, ce qu'on ne peut aſſurément pas dire de l'Inoculation, comme je crois l'avoir prouvé ſuffiſamment. Ainſi tous ceux qui ne ſe laiſſeront point aveugler par les préjugés, ni entraîner par le torrent d'une mode étrangere, qui paſſera peut-être comme toutes les autres, penſeront comme M. Hecquet, & tâcheront de déſabuſer le public. Il eſt même à eſpérer qu'elle ne prendra jamais dans ce Royaume. Les François quoique non-moins avides de nouveautés que les autres Nations, ne donnent point dans des ſingularités téméraires, & ſont plus ſages & plus circonſpects dans ce qui concerne la ſanté, l'intérêt le plus précieux de la Société.

Les Sçavans s'égarent quand ils portent trop loin leurs vûes. On diroit que ce ſiécle fécond en témérités philoſo-

ſhiques va réaliſer la fable de Promethée?
Ce n'eſt pas aſſez d'avoir voulu ſoumettre le feu du Ciel, & diverſes eſpéces de maladies au pouvoir de l'électricité, on veut encore attenter en quelque ſorte ſur les droits de la Providence & diſpenſer ſes fleaux pour les prévenir; mais ce ſont de vaines tentatives dont l'orgueil ne ſéduira jamais les hommes ſages. Prévenons les maladies par le régime & la tempérance, & s'il le faut encore, par des remédes; combattons les quand elles ſe préſentent, mais n'allons point les chercher. L'objet de la Médecine eſt de conſerver la ſanté, ou de la rétablir. *Medicina ea eſt ars quâ præſens ſanitas conſervatur, & amiſſa reſtituitur.* Celui qui ſuivant les décrets de ſa Juſtice éternelle diſpenſe les maux, veut bien que nous prenions des moyens pour les éviter, il a créé les remédes, mais il ne veut pas que nous expoſions ſes créatures pour les ſauver, ni que nous portions trop témérairement nos regards dans l'avenir.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginoſâ nocte premit Deus.
Ridetque ſi mortalis ultra
Fas trepidat.

Approbation de la Faculté.

NOus soussignés Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, commis par ladite Faculté pour examiner un Manuscrit qui a pour titre : *Dissertation sur l'Inoculation de la petite Vérole* &c. par M. Cantwel notre Confrere, certifions avoir lû avec attention & mûrement examiné cet Ouvrage, que nous trouvons digne d'être imprimé.

Nous ne pouvons en effet rendre trop de justice à l'érudition & à la bonne foi de l'Auteur, qui après avoir pratiqué plusieurs fois lui-même l'inoculation de la petite Vérole avec succès, ne laisse pas ensuite de désapprouver cette méthode sur les observations qu'il a faites, & dont il rapporte les fâcheux événemens avec fidélité, ainsi que ceux qui sont venus à sa connoissance. J. B MARTINENQ, SERON, BOYER, MACQUART.

Oui le rapport de Messieurs Martinenq, Seron, Boyer & Macquart nommés par la Faculté pour l'examen de la Dissertation de M. Cantwel sur l'Inoculation, je consens qu'elle soit imprimée. Ce 2 Juin 1755. CHOMEL, Doyen.

Approbation du Cenſeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : *Diſſertation ſur l'Inoculation*, par M. Cantwel, Profeſſeur des Ecoles de Médecine de Paris.

L'Auteur de cette Diſſertation ſe propoſe de détromper le public des prétendus avantages de l'Inoculation, d'en faire connoître les dangers & les malheurs, de déſabuſer & de ramener à la raiſon les eſprits trop prévenus en ſa faveur, d'arrêter enfin les progrès d'une prévention qu'il croit d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt contraire à la nature, à la vie & à la propagation des hommes. Un ouvrage de cette importance ne ſçauroit être trop tôt imprimé. A Paris, ce 12 Juillet 1755. CASAMAJOR.

Fautes à corriger.

Pag. 7. *l*. 9. feu Roi, *liſ*. Roi.

Pag. 9. *l*. 6. quoiqu'il avoit eu, *l*. eut eu.

Pag. 12. *l*. 5. Brinniques, *l*. Britanniques.

Pag. 13. *l*. 10. à un degré de force le

plus violente, *l.* au degré de force le plus violent.

Pag. 18. *l.* 10. Probables. *lif.* probable.
Pag. 23 *l.* 18. a parut. *lif.* a paru.
Pag. 66. *l.* 11. fur au bras. *lif.* fur un bras.
ibid. *l.* 13 géneral. *lif.* génerale.
Pag. 67 *l.* 20. enfin. *lif.* en vain.
Pag. 70. *l.* 12. difparue. *lif.* difparu.
Pag. 71. lig. 25. affécha, *lif.* il deffécha.

99 937093